LA REVUE THÉÂTRALE

VENTE & ABONNEMENTS :
14 RUE DES MINIMES
PARIS

NOUVELLE SÉRIE N° 52

PRIX NET : 1 FR. 50
ÉTRANGER : 2 FR.



M. Couture. – Studia-Lux.

Mlle MAUD AMY
(MARTHE, DANS LES " PLUMES DU GEAI ")

LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.

VENTE & ABONNEMENTS

Au Siège de la Revue : **14, Rue des Minimes**

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

ALCANTER DE BRAHM. — GABRIEL BERNARD. — HENRY CÉARD. — ALBERT DAYROLLES. — HENRY EYMIEU. — HENRY FRANSOIS. — FÉLIX GALIPAUX — ALINE GRENET. — GUSTAVE KAHN. — CH. BERT — MAURICE LEFÈVRE. — CAMILLE LE SENNE. — THÉODORE MASSIAC — Mme NANCY-VERNET. — STANISLAS RZEWUSKI. — CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — HENRI SECOND. — ADOLPHE THALASSO. — WILLY. — HENRY WELSCHINGER.

ILLUSTRATEURS :

ADOLPHE COSSARD. — ED. FOURNIER. — HOFFBAUER. — MAURICE DE LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — LUCIEN MÉTIVET, etc.

PHOTOGRAPHIES STUDIA-LUX

SOMMAIRE DU NUMERO 52

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

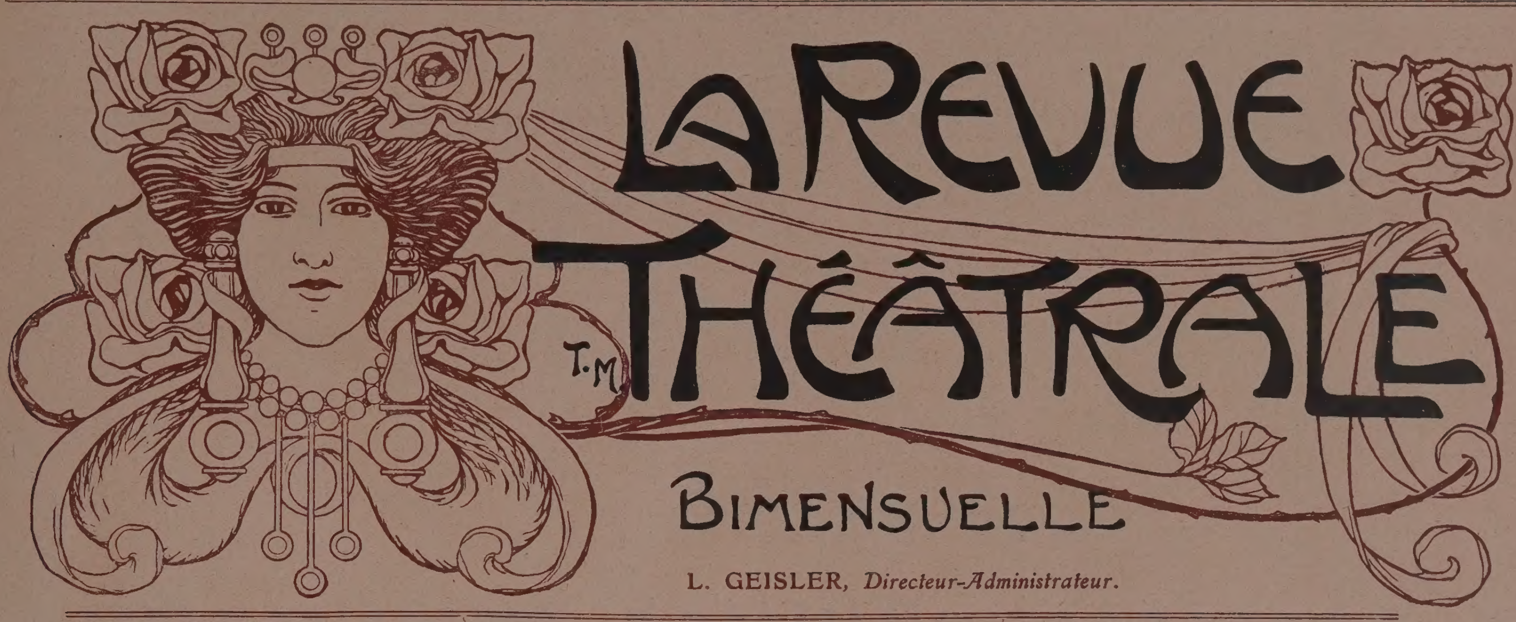
LES AFFICHES EN CARTES POSTALES

La Compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest met en vente, au prix de **0 fr. 40**, dans les bibliothèques des gares de son réseau, un *carnet* sous couverture artistique de *huit cartes postales illustrées*, reproduisant en couleurs les plus jolies affiches établies pour son service entre *Paris* et *Londres* par Rouen, Dieppe et Newhaven, et contenant en outre la relation de ce voyage avec huit vues en similigravure des principaux points situés sur le parcours.

Ce carnet de cartes postales est envoyé franco à domicile, contre l'envoi de **0 fr. 40** en timbres-poste au Service de la Publicité de la Compagnie, *20, rue de Rome, PARIS.*

UN SERVICE RÉGULIER DE LA « REVUE THÉATRALE » EST FAIT DANS LES SALONS DE 40 PAQUEBOTS DE LA Cie DES MESSAGERIES MARITIMES ET DE 50 PAQUEBOTS DE LA Cie GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE, AINSI QUE DANS LES GRANDS HOTELS DE PARIS, CEUX DE LA COTE D'AZUR ET DES STATIONS D'HIVERNAGE ET CEUX DE LA COTE D'ÉMERAUDE ET DES PRINCIPALES STATIONS BALNÉAIRES PENDANT LES SAISONS.

5ᵉ Année. — Nouvelle Série. — N° 52. Février 1906. — II.



L. GEISLER, *Directeur-Administrateur.*

ABONNEMENTS :
Un an : Paris .... 36 fr.
— Départements .... 36 fr.
— Étranger .... 48 fr.

LE NUMÉRO :
France .... 1 fr. 50
Étranger .... 2 fr. »

RÉDACTION
60, Rue de La Rochefoucauld, 60 — PARIS (IXᵉ)
ED. GAUTHIER, *Rédacteur en chef* — G. FRAPPIER, *Secrétaire de la Rédaction*
Photographies STUDIA-LUX

DIRECTION & ADMINISTRATION
14, Rue des Minimes — PARIS
ARM. GEOFFROY, *Secrétaire*
Pour Abonnements, Vente et Publicité
S'adresser 14, rue des Minimes, PARIS (IIIᵉ)
Téléphone 249-94

La Piste aux Variétés

Tout arrive — et tout revient. M. Victorien Sardou, patriarche de la scène française et dynaste vénéré en qui survivent plusieurs générations d'auteurs dramatiques, s'est offert la joie de recommencer, à quarante ans de distance, les *Pattes-de-Mouche*, de glorieuse mémoire, comme feu Dennery recommença, à pareil intervalle, la *Grâce de Dieu*, sous l'appellation des *Deux Orphelines*. Même souplesse de tour de main, même juvénilité persistante. L'auteur de la *Piste*, triomphalement accueillie dès le premier soir par une des plus brillantes salonnées de la saison, et qui méritait bien cet honneur, est un débitant d'eau de Jouvence, et les heureux effets de la consommation personnelle prouvent l'excellence de sa marchandise. Peu de magiciens pourraient en dire autant.

Et maintenant, voici le point de départ de cette ingénieuse comédie, dont le vrai titre serait, en vocabulaire molièresque, « le petit-bleu intempestif ou le calendrier de Georges Dandin ». M. Sardou se l'est emprunté à lui-même. Mortemer, un des personnages des *Vieux Garçons*, qui datent de 1865, raconte cette anecdote : « Un Monsieur, que j'appellerai M. C..., épouse, il y a un an, Mᵐᵉ B..., jolie femme, un peu coquette, déjà veuve d'un premier mari. Mᵐᵉ B... meurt à son tour, et, dans ses papiers, M. C... découvre toute une correspondance entre la défunte et mon ami, que j'appellerai A... Il arrive chez celui-ci tantôt, comme un furieux, et parle de se couper la gorge... — Diable ! dit mon ami A..., voilà qui est vif. Et pourquoi se couper la gorge ?... — Parce que ma femme et vous... — Mais, jamais !... — Ce ne sont pas là vos lettres ?... — Mon ami jette un coup d'œil... — Si ! mais cela ne vous regarde

M. Albert Brasseur.
(Casimir Révillon).

Dessins de Dehaisme.

« *La Piste* ». — Iᵉʳ Acte.

M. Cooper. (Stanislas Potard). — M. Carpentier. (Olivier Loysel).
M. Albert Brasseur (Casimir Révillon).

pas!... — Cela ne me regarde pas?... — Dame! Voyez la date : 1859. Or, en 1859, Mme C... n'était pas encore votre femme... Elle était celle de M. B... Logiquement, c'est donc à M. B... que j'aurais affaire, et je ne vois pas trop de quoi vous vous mêlez. — Ah! comme çà, oui, peut-être... Pourtant... — Quoi? — Mais je suis toujours un peu..., moi... — Rien! c'est ce pauvre M. B... — C'est juste, c'est ce pauvre M. B... Monsieur, je vous demande pardon!... — Monsieur, il n'y a pas de quoi! »

L'auteur de la *Piste* a modernisé la mise au point scénique de cette anecdote en la plaçant sous le régime de la loi Naquet. M. Casimir Révillon, homme du monde à cheveux bien plaqués sur une boîte crânienne de la plus modeste contenance, a épousé une femme divorcée, la suggestive Florence. Il l'adore, elle l'aime, et le ménage est parfaitement heureux jusqu'au jour où Casimir trouve, dans le secrétaire de sa femme, en rangeant des factures, une dépêche reçue poste restante. Il y est question de rendez-vous dans une garçonnière interrompus par un voyage à la mer. Florence, un instant troublée, reprend bientôt l'aplomb naturel à son sexe et déclare que cette missive ne la concerne en rien; elle a acheté le secrétaire dans une liquidation de cocotte, et sans doute la demoiselle n'avait pas complètement vidé ses tiroirs.

Casimir commence par trouver l'explication toute naturelle; cependant, son imagination travaille. Deux gaffeurs domestiques, le cousin Stanislas Potard, un célibataire qui a perfectionné son mépris de la femme en excursionnant à travers les deux mondes, et le beau-frère Loysel, un avoué dont le métier est de scruter les grimoires, s'amusent à déchiffrer le palimpseste télégraphique, dont la date est effacée, la signature arrachée, et démontrent, clair comme le jour, que le petit-bleu était bien adressé à Florence. La femme de l'avoué, Gilberte, vient, involontairement, corroborer ces conclusions accablantes en s'écriant, devant le désordre du secrétaire dont Casimir a bouleversé tous les tiroirs : « Eh! bien, vous avez mis dans un joli état le meuble de grand'mère! »

Mme Réjane (Florence Révillon).

Voilà Florence convaincue d'un double mensonge. Elle avait donc un secret à cacher? Après quelques secondes de mutisme têtu, elle avoue. Oui, elle a eu un amant, le signataire — d'aillleurs indéchiffrable et indéchiffré — du fâcheux pneumatique. Mais, tout de suite, elle ajoute : « Çà ne compte pas, çà ne regarde plus personne, çà date de mon premier mariage! J'ai trompé Jobelin, mon numéro un, et il a laissé passer le moment où il aurait le droit de s'en formaliser. Quant à Casimir, mon numéro deux, le calendrier prouve qu'il n'a rien à voir dans ces frasques de ma première combinaison matrimoniale. »

Le raisonnement est spécieux. Casimir l'accepterait, cependant — sans enthousiasme — et passerait l'éponge sur le petit-bleu si Florence pouvait établir qu'en effet l'aventure remonte à sept ans en arrière, comme elle le prétend. Par malheur, le compromettant feuillet ne porte que des empreintes illisibles, d'affreux gribouillis. Un seul témoin serait en mesure de rassurer Casimir : c'est Jobelin, le premier mari. Il est impossible que celui-ci n'ait jamais soupçonné son infortune; du moins, Florence espère qu'il a eu de « bons tuyaux », et elle vient bravement, au second acte, lui demander d'établir son innocence présente en affirmant son inconduite passée.

M. Cooper. (Stanislas Potard).

Dans une scène délicieuse et vraiment originale, Jobelin se montre péniblement surpris. Le divorce a été prononcé contre lui à la suite de publiques escapades; il mettait quelque fierté à avoir eu tous les torts; Florence l'humilie et l'afflige en venant lui apprendre qu'il a été une des victimes du péril jaune : « Non, là, vrai!... Vous m'avez trompé tout de bon? — Oh! mon ami, j'en suis sûre! — Il faut bien que ce soit vous qui me le disiez. » Et même quand elle dit, quand elle le répète, il n'en veut rien croire. Son amour-propre se refuse à accepter cette disgrâce rétrospective; il aime mieux supposer qu'on lui demande d'être complice d'une rouerie féminine et d'aider son ex-compagne à détourner les soupçons, trop légitimes, de Révillon. Sous le bénéfice de cette consolante hypothèse, il n'hésite pas à venir au secours de Florence, et quand Casimir lui demande, sans ambages : « Saviez-vous que vous l'étiez? » il répond avec crânerie : « Je le savais! » Il donne même la date : 1879. Casimir n'est qu'à moitié convaincu. Jobelin lui paraît bien souriant pour un homme que l'on vient de mettre en demeure de remuer d'aussi fâcheux souvenirs; il pousse son enquête, il pose des questions précises. Jobelin, toujours convaincu qu'il aide à rouler son successeur, ne se laisse pas démonter, et le second mari devrait battre en retraite devant la fausse résignation du premier, si une nouvelle maladresse de la sœur de Florence ne venait lui apprendre qu'il y a eu concert préalable entre sa femme et Jobelin (parents et intimes jouent le même rôle de sinistres gaffeurs dans toutes les pièces de M. Victorien Sardou). En effet

« La Piste » — IIe Acte.



Mme Marg. Caron. (Gilberte Loysel) — M. Brasseur. (Révillon). — Mme Réjane (Florence Révillon). — M. Cooper (Potard). — M. Carpentier (Loysel) — M. A. Dubosc (Philippe Jobelin)

Dessins de Dehaisme.

au moment où le ménage va se retirer, Florence s'écrie : « Je ne sais pas où est mon petit sac ! » et Gilberte réplique étourdiment : « Tu l'as laissé sur le billard... » apprenant ainsi à Casimir que les deux femmes l'avaient précédé.

Ce coup de théâtre est du meilleur Sardou, du Sardou de la grande veine. La pièce, terminée en apparence à la fin du plus brillant second acte qu'ait jamais écrit le maître dramatiste, rebondit et repart sur nouveaux frais avec un jaillissement d'imprévu. Toutes les mains ont battu en salve. Voilà du vrai comique, du comique de situation couronnant deux scènes qui, on l'a dit avec raison, à elles seules vaudraient la promenade... Donc, cette pauvre Florence se voit forcée de se mettre en campagne (ce n'est pas une façon de parler) pour établir qu'elle était encore en plein premier appareillage coujugal quand elle a grignoté à pleines quenottes le fruit plein de cendres — du moins les moralistes l'assurent — de l'adultère mondain. Elle se fait conduire, dans l'automobile du sombre et sarcastique Casimir, à Marnes-la-Coquette, où elle espère que la glace d'une chambre garnie aura gardé la date, inscrite avec le diamant d'une bague, de l'école buissonnière de 1879.

M. Prince.
(Oscar Mirival).

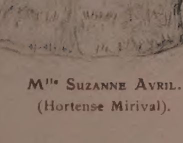
Vain espoir ! L'hôtel a été remis à neuf ; on a remplacé la glace et sur le nouveau miroir un voyageur a tracé cette inscription banalement vengeresse : « Il y a des punaises ! » Le livre des voyageurs sur lequel Florence et son amant se sont fait porter sous le nom peu compromettant de M. et Mme Durand a également disparu. Casimir, dramatiquement incrédule, et Florence, excédée, n'ont plus qu'à s'asseoir sur une paire de chaises et à échanger des propos philosophiques. Ils n'y manquent pas. Florence, surtout, s'efforce d'endormir le chagrin de Casimir, en lui prouvant qu'elle a menti pour son bien : « La vérité n'était bonne qu'à te faire de la peine. J'avais bien assez de la mienne sans t'en donner ta part... Tu es un ingrat de ne pas comprendre que si je n'ai rien avoué, c'est que je t'aime de toute mon âme et que tout ce j'ai pu dire et faire, ces silences, ces mensonges que tu me reproches si durement..., c'était encore de la tendresse pour toi ! » Casimir reste inflexible ; mais la femme du complice d'antan (le propre neveu de Jobelin) a découvert, dans les paperasses de son mari, des lettres qui ne laissent aucun doute sur la criminalité pour ainsi dire posthume de l'ex-Mme Jobelin. Elle vient en apporter le témoignage spontané. Révillon respire ! Comme le monsieur de l'anecdote contée par le Mortemer des *Vieux Garçons*, il n'hésite pas à considérer qu'un report de date l'exempte de toute susceptibilité conjugale. Floflo reprend toute son assurance d'honnête femme dont le présent est inattaquable et qui ne doit compte à personne d'un passé rentrant dans la colonne profits et pertes du premier ménage. C'est à Jobelin, tardivement convaincu de la réalité de sa mésaventure, que la pilule paraît le plus amère.

« *La Piste* » — IIIe Acte.

M. Ch. Bernard. (Monsieur Gaston). Mme R. Bussy. (Madame Bourgoin).
M. Carpentier. (Loysel). Mlle Marg. Caron. (Mme Loysel). M. Cooper. (Potard). Mme Réjane. (Mme Révillon). M. Brasseur. (Révillon).

Mise en scène d'adroit modernisme, suivant la tradition persistante des Variétés ; deux intérieurs, coquettement meublés, qui font valoir l'élégant parisianisme des toilettes, et un plein-air très « grande-banlieue » pour le dénoûment. En tête de l'interprétation, Mme Réjane (Floflo) et M. Albert Brasseur (Casimir). La substance du rôle de l'ex-appareillée Jobelin est assez mince, parfois même transparente, mais Mme Réjane lui donne du corps et de l'importance scénique en s'infusant pour ainsi dire tout entière dans le personnage, avec son incomparable répertoire de jeux de physionomie, de clignements d'yeux, de plissements de lèvres, d'intonations, de sous-nuances. Elle s'approprie ainsi, de façon souveraine et décisive, un emploi de demi-vaudeville assez peu déterminé, où l'on cherche involontairement Mme Cheirel au premier tableau, où l'on évoque spontanément Mme Chaumont au second acte, où il semble que les dernières répliques reviendraient de droit à Mme Duluc. M. Albert Brasseur campe en plein relief l'éberlué Casimir qui, cependant, remarquons-le aussi, ne paraît pas avoir été écrit pour lui et rentrerait plutôt dans l'ancienne spécialité de M. Baron. Avec une maîtrise égale à celle de Mme Réjane, M. Albert Brasseur s'est assimilé ce fantoche mondain dont il a fait la création la plus fantaisiste, sans surcharge caricaturale. M. Cooper ténorise avec grâce les couplets ironiquement paradoxaux de Stanislas Potard, commis-voyageur en immoralismes ; M. Prince est adroitement ahuri, et M. André Dubosc, enfin évadé des théâtres à côté, joue avec un tact, une sobriété des plus méritoires, le rôle sacrifié de Jobelin. M. Carpentier, en avoué gaffeur, a le bon esprit de maintenir son rôle au troisième plan. Il serait injuste d'oublier l'aimable duo Marguerite Caron et Suzanne Avril, dont les élégantes silhouettes évoquent les anciennes distributions du Vaudeville.

Camille LE SENNE.



Mlle Suzanne Avril.
(Hortense Mirival).

Dessins de Dehaisme.

Au Théâtre-Molière

Les Plumes du Geai, trois actes, de M. Jean Jullien. — *Je suis Ministre*, un acte, de Mme Cambry. — *Le Parvenu*, un acte, de MM. Darien et Mévisto.

M. Couture. Studia-Lux.



M. Mévisto (le père Palud). Mme J. Malvau (Mme Lerminier).

M. Couture. - Studia-Lux.



Mlle Maud Amy (Marthe).

Il y a un amusant contraste de données, dans le nouveau spectacle du Théâtre-Molière, entre la grande pièce de M. Jean Jullien et les deux petites pièces qui l'accompagnent. Celles-ci, chacune en son genre, exposent des situations de grande réussite, d'aboutissement triomphal et d'apogées ironiques, ainsi que l'indiquent leurs titres : *Je suis Ministre* et le *Parvenu*. Dans la comédie de Jean Jullien, au contraire, le personnage principal est un monsieur qui, jouissant d'un grand prestige mondain et d'une grosse fortune, se donne pour idéal une opiniâtre aspiration vers de moins brillantes joies et de plus modestes destinées. Ce n'est plus, comme dans La Fontaine, l'humble geai qui, vibrant de soudaines ambitions, ramasse les plumes d'un paon et s'en décore pour éblouir son entourage ; c'est, au contraire, un paon superbe qui revêt les plumes d'un pauvre geai pour se soustraire aux mensonges et aux soucis dont l'excès de richesse accable, en ce monde, les gens trop riches.

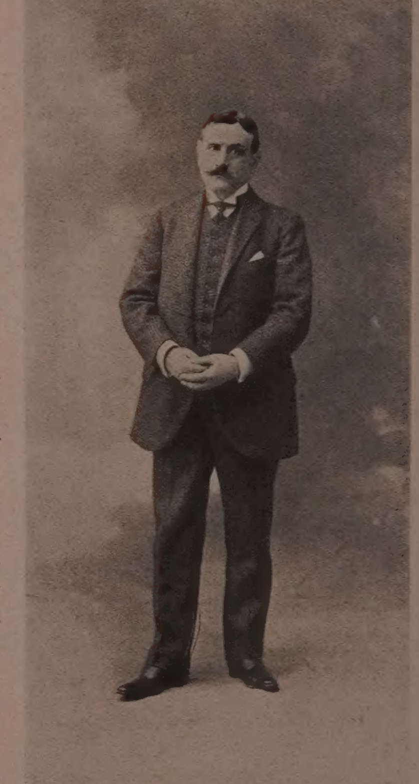
Ainsi voyons-nous le banquier Paul Dumont, désenchanté de son luxe, rechercher avidement l'ombre et la paix d'une condition presque indigente. Il voudrait vivre la bonne vie obscure et calme des hommes qui subsistent d'un métier médiocre et végètent avec de pauvres salaires. Ce souhait, trop longtemps comprimé, finit par lui échapper et il en fait confidence à son garçon de bureau, Lerminier.

— Qu'à cela ne tienne, se récrie l'autre.

Et il présente son patron, métamorphosé en prolétaire, dans sa propre famille, qui est de la caste la moins fortunée. Chez les Lerminier, tout le monde gagne son pain en travaillant durement. Il y a la brave Mme Lerminier, il y a le beau-papa Palud, il y a les deux enfants de la maison, deux gamins déjà prêts pour les petites batailles de l'existence des gagne-petit ; il y a encore un neveu, Philippe, et une nièce, Marthe. Celle-ci est une jeune fille de caractère. Libre, instruite, franche, intelligente, elle envisage à sa façon ses droits et ses devoirs sur terre. Elle estime que chacun, ici-bas, a pour tâche de faire son bonheur, et que nul ne mérite d'être heureux si, par son travail, par sa probité, il n'a conquis une situation sans reproche.

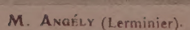
Aussi n'épousera-t-elle et n'aimera-t-elle qu'un travailleur à la conscience pure. A peine Paul Dumont a-t-il connu cette noble fille qu'il s'en est violemment épris. Et comme, aux yeux de celle-ci, il est encore *Monsieur Paul*, c'est-à-dire le soi-disant commis de banque amené un soir par Lerminier au foyer familial, Marthe n'a pu se défendre de le trouver charmant. Un roman se noue entre eux. Le difficile sera maintenant de la désabuser et de lui révéler que l'homme auquel elle vient de donner son cœur est un faux pauvre et que, dure réa-

M. Couture. - Studia-Lux.



M. Pouctal (Paul Dumont).

M. Couture. - Studia-Lux.



M. Angély (Lerminier).

M. Couture. - Studia-Lux.

lité, il s'appelle M. Dumont, banquier, patron et plusieurs fois millionnaire. Mal renseigné sur ce ferme esprit d'enfant du peuple, Dumont espère la vaincre et l'amener à lui, par l'éclat même de cette fortune qu'elle a méprisée sans l'avoir jamais approchée. Mais c'est tout le contraire qui advient. Paul Dumont est vaincu, et c'est Marthe qui l'amène à restituer sa richesse aux braves gogos sur l'épargne desquels il l'avait édifiée ; et c'est quand il sera tout à fait, vraiment, un brave *Monsieur Paul*, gagnant, laborieusement, honnêtement, son pain quotidien — comme elle gagne le sien — c'est alors seulement qu'elle consentira à devenir une Madame Paul, fière de son mari et fière d'elle-même.

M. Couture. - Studia-Lux.

Mlle de Deken (Marguerite de Valois).

M. Jean Jullien est un écrivain qui ne sacrifie jamais une conviction à une chance de succès. Une conception telle que celle des *Plumes du Geai* semblait peu faite pour plaire à un public sceptique et boulevardier — et telle il l'a présentée, sans atténuations, ni concessions. Mais que n'impose-t-on pas avec de la volonté et du talent? Ce même public moderne, qui affecte de ne donner sa précieuse attention qu'à des snobismes et des sophismes d'immoralité courante, a religieusement écouté les trois actes de M. Jean Jullien. Il leur a fait un succès franc et chaud, et c'est une victoire de plus pour cet artiste parfait, pour cet homme de cœur, de pensée et de style.

Mlle Iung (Lydiane). — Mlle Darbelly (Maurita).

La suite du spectacle comportait un acte fort intéressant de MM. Darien et Mévisto. Leur *Parvenu*, c'était un Napoléon, retour de l'île d'Elbe. Il y avait beaucoup d'émotion juste dans les invectives du revenant, malmenant l'indifférence frivole et la légèreté sentimentale de cette Marie-Louise, qui ne savait pas prendre sa part d'angoisses dans les mauvais jours de leur impériale aventure.

Un autre acte, de Mme Cambry, *Je suis Ministre*, montre un politicien, parvenu au pouvoir et se croyant en mesure de mener le monde à la baguetre. Or, le pauvre homme se voit, pour ses débuts, à la merci d'un amant de sa femme, qui le met au pas et le force à lui donner une situation importante que Monsieur le Ministre réservait pour son propre neveu. Le maître chanteur est nommé chef du cabinet, et le neveu est envoyé dans un poste infime, aux colonies.

M. Couture. - Studia-Lux.



Mlle Dargenton. (Viviane de Kersonnec).

L'excellente troupe du Théâtre-Molière a brillamment interprété ces œuvres si diverses avec une remarquable souplesse. M. Mévisto a bien réussi le farouche et véhément Napoléon, du *Parvenu*, et mieux encore le typique père Palud, des *Plumes du Geai*.

Double succès aussi pour Mme Malvau qui, dans ces deux pièces, s'est montrée comédienne de grande autorité. Il faut encore louer, dans les *Plumes du Geai*, le jeu brillant, charmant et nuancé de Mlle Maud Amy ; la chaleur, la justesse et la belle tenue de M. Pouctal — l'élégance adroite de Mlle de Deken — les intéressantes compositions de MM. Angély et Déan.

Camille de SAINTE-CROIX.

« *Le Parvenu* » — M. Couture. - Studia-Lux.



M. Mévisto (Napoléon). — Mme J. Malvau (Comtesse de Rovanes).

Cl. Paul Boyer.



La Grimpette. — 1er Acte.

M. Crozan (le gérant de l'hôtel). Mlle Siamé (Baballi). Mlle Nobert (Finette). M. Hamilton (Bouchotte). Mme Aimée Samuel (Delphine Bouchotte). M. Jullien (D'Estourguenette). Mlle Garcia (Mme Bobin).

LA GRIMPETTE

Vaudeville en trois actes, de MM. Georges BERR et Marcel GUILLEMAUD, représenté pour la première fois au Palais-Royal, le Mercredi 7 février 1906.

Tout cela, c'est la faute à Chabrison!

Terrible, ce commandant Chabrison, des chasseurs à cheval. Il grisonne, il bedonne, mais cela n'y fait rien, il est resté de verte allure, et cotillonne avec entrain. Ce sont surtout les femmes des réservistes qui l'enflamment, et il faut qu'elles soient singulièrement vertueuses pour lui échapper, car il a barre sur elles, comme on dit. Tout « vingt-huit jours » de son escadron qui commet l'imprudence d'amener sa moitié à Tours risque fort de voir Chabrison lui en jouer toutes sortes (de tours!) de sa façon. Comment ces pauvres petites résisteraient-elles à un pareil satyre, quand elles savent qu'il se vengerait sur leurs malheureux maris au moyen des corvées harassantes, de la boîte et du rabiot, — voire du redoutable conseil de guerre! Quand on a de tels atouts dans les mains on serait bien bête de ne pas s'en servir!

Instruit de ces choses, le lieutenant de réserve César Bardillac est venu seul accomplir sa période réglementaire. Mais, dans l'hôtel tourangeau où il est descendu, voilà qu'il reçoit la visite de son oncle Duponchet, brave millionnaire dont il doit hériter, lequel oncle Duponchet, homme de famille avant tout, lui demande naturellement des nouvelles de Mme Bardillac, sa jolie nièce par alliance, qu'il aime d'un cœur paternel.

Or, Bardillac est dans un cas passablement embarrassant. Celle dont s'informe l'oncle vénéré n'est plus sa femme. Il l'a surprise en flagrant délit avec Bouchotte, un intime, comme de juste; il en est résulté un divorce suivi pour lui d'une nouvelle union, tandis que la coupable convolait avec son complice. De sorte que Delphine est maintenant Mme Bouchotte, et que c'est une Simonne absente qui est la vraie Mme Bardillac... Et cette douce ganache d'oncle ignore ces événements.

Bien mieux, le traître Bouchotte est là aussi, réserviste comme Bardillac, mais simple crottin, lui! Et il a amené avec lui Delphine, dont il redoute l'esprit changeant, après en avoir profité. Si bien qu'alors que Bardillac se croit tranquille comme Baptiste, et répond d'un air candide aux question de son oncle, Delphine paraît à la grande joie du bonasse roquentin, et la voilà soudain redevenue Mme Bardillac, tant pour l'oncle Duponchet que pour le commandant Chabrison, dont l'œil s'émerillonne sur-le-champ...

Mais Bouchotte? où donc est sa femme? car on sait bien qu'elle l'a accompagné à Tours. Sa femme? S'il déclare que c'est Delphine, il est sûr que le commandant Chabrison n'aura pour lui aucun des égards auxquels a droit le lieutenant Bardillac. En conséquence, au lieu de revendiquer Delphine, il accepte la situation et présente comme sa légitime une certaine persane, Mme Baballi, marchande de tapis d'Orient, de passage à Tours, et qui, d'ailleurs, ne connaît pas un mot de français et disparaît



Mlle Suzanne DEMAY (Simonne Bardillac, dans la *Grimpette*).

Toilette de DRECOLL.
Coiffure de LEWIS.

presque aussitôt qu'apparue... Toutefois, comme il entend surveiller sa volage épouse, Bouchotte exige que Bardillac le prenne pour ordonnance, et c'est dans ces conditions que l'oncle Duponchet recevra tout le monde à *La Grimpette*, superbe propriété qu'il possède aux environs de Tours... Et dire que c'est Chabrison qui occasionne de pareilles complications !...

Et à La Grimpette, donc ! Que de péripéties ! que de conflits ! Il va de soi que Chabrison pousse sa pointe tant qu'il peut auprès de Delphine amusée, ce qui, du reste, laisse Bardillac assez indifférent, à la stupeur indignée de l'oncle Duponchet — pendant que Bouchotte surgit sans trêve, aux moments les plus... ou les moins psychologiques, donnant à ses indiscrétions des motifs si cocasses, que l'on finit par le croire un peu, puis tout à fait loufoque... A cela se mêle un type des plus drôles, celui de Bobin, le brosseur du commandant, qui, lui aussi, est marié et juge de sa sécurité conjugale selon l'accueil qu'il reçoit de son chef. Tant que Chabrison est tenu en échec, Bobin écope, et rien n'est plus bouffon que de l'entendre se dire, en *a parte*: « Je sens que je vais avoir quatre jours ! » et quand Chabrison le confirme dans ses prévisions en lui flanquant ses quatre jours, comment ne pas rire à la réplique de Bobin, murmurant d'un air enchanté : « Ça y est ! Ah ! ma chère petite femme ! » Par exemple, sa mine s'allonge étrangement dès que son commandant lui sourit et lève ses punitions l'une après l'autre. C'est d'une note comique tout à fait charmante.

Néanmoins, le quiproquo s'épuiserait vite si les auteurs ne l'avaient renouvelé avec une remarquable adresse, vers la fin du deuxième acte. Dans le courant de l'action, l'oncle Duponchet a dit qu'il avait l'intention de se déplacer prochainement et n'attendait, pour cela, que d'avoir loué La Grimpette à une certaine Etiennette Corail, grande horizontale parisienne. Justement, une ravissante inconnue se présente, dans une toilette merveilleuse, accompagnée d'une personne mûre, imposante et empanachée. C'est Etiennette Corail et sa mère !... Pas du tout ! C'est Simonne, la seconde — la vraie femme de Bardillac — dont la stupeur n'a d'égale que sa terreur. Et l'imbroglio se renoue sur nouveaux frais, tout le monde en perd la tête, les officiers camarades de Bardillac portent en triomphe la fausse Etiennette Corail ; Bardillac s'épuise à persuader Simonne qu'il est un mari sans reproche, sinon sans peur ; Bouchotte profite de sa qualité de dément irresponsable pour menacer jusqu'à son commandant de lui faire sauter le caisson avec son revolver... d'ordonnance ! et l'oncle Duponchet donne des signes non douteux de dégénérescence sénile !... Quel drame bouleverserait tout un escadron de chasseurs à cheval si quelqu'un ne prononçait enfin le mot sauveur qui fait tout rentrer dans l'ordre accoutumé, en ramenant indemnes les femmes à leurs époux, le neveu à son oncle, et ce satané Chabrison à des idées plus conformes à son âge, qui lui font épouser la mère de Simonne Bardillac. L'homme de la chambrière est chambré.

Ce vaudeville divertissant fut bien joué par M. Hurteaux, commandant Chabrison plein de rondeur et de bonhomie, ayant toutes les traditions du Palais-Royal ; M. Hamilton, Bouchotte aux ahurissements aussi burlesques que sa fausse démence est bouffonne ; M. Tréville, Bardillac effaré, nerveux, portant à la perfection l'uniforme ; M. Diamand, cette bonne ganache de Duponchet; M. Bellucci, plein de naturel et de finesse dans son Bobin philosophe.

Mme Aimée Samuel fut exquise en sa fine mouche de Delphine; Mlle Suzanne Demay délicieuse en blonde Simonne, et fraîche comme une rose... Demay ! Mme Berthe Legrand joua dru sa sévère Mme Ledru... Si, dans ces conditions, *La Grimpette* n'en fait pas une au succès !...

THÉODORE MASSIAC.

Cl. Paul Boyer.



« La Grimpette ». — IIe Acte.

M. HURTEAUX (le commandant Chabrison). Mme A. SAMUEL (Delphine). Mlle S. DEMAY (Simonne). M. JULLIEN (D'Estourguenette). M. GRELÉ (le jardinier). M. DIAMAND (Duponchet). Mme B. LEGRAND (Mme Ledru). M. TRÉVILLE (César Bardillac).

Cl. A.-Ernest Moreau.



M. Weyrich (Pompée, officier de paix). Mlle Marie Kalff (Marie la Pouille).
M. Paul Daubry (Zacharian, le carrier). M. Jean Guyon (Elie, le fossoyeur). M. Paul Rameau (le Christ, dit Tête-Noire).

Le "Roi sans Couronne" au Théâtre des Arts

M. Berny est un homme courageux. Il a voulu mériter le titre de son nouveau théâtre dès la soirée d'ouverture ; mais son geste fut de courte envergure, une reprise et une pièce nouvelle ont remplacé sur son affiche la tragédie sociale de Saint-Georges de Bouhélier. Cette substitution rapide n'est pas pour étonner qui sait les désirs du public ; il ne sera possible au Théâtre populaire de donner les seules œuvres de beauté que lorsque les places y seront gratuites... et encore, combien des spectateurs du *Roi sans Couronne* seraient-ils revenus écouter les paraboles du nouveau Christ, même au tarif d'un billet de faveur ?... non que la pièce soit ennuyeuse ou mal mise en scène, ou mal jouée : il y eut dans ces soirées un véritable effort d'interprétation et de réalisation scénique sur une œuvre très noble et très haute ; mais il est des nourritures trop substantielles pour des estomacs modernes ! Le *Roi sans Couronne* mérite la faveur d'une lecture à jeun, dans le recueillement de la pensée vigilante et aiguisée, on nous le servit à l'heure des digestions — qui, pour être heureuses ou laborieuses, n'en sont pas moins des digestions — en un cadre pimpant et clair miraculeusement agencé pour de la comédie légère ! On a dit trop souvent que le théâtre était une chaire pour que cela fut vrai. Les vérités n'ont pas besoin d'être clamées ni « réclamées » trop haut, ou alors ce sont des vérités contestables puisqu'elles veulent être démontrées. De même la forme dramatique ne convient pas à toutes les thèses ? « C'est donc, prétendront certains, que le théâtre est un art inférieur ? » « Oui, parce que son succès s'appuie sur les majorités compactes dont il satisfait la médiocrité ! » répondront les purs esprits de la minorité.

Néanmoins pour qu'un théâtre vive, il faut qu'il gagne sa vie, et pour qu'il gagne sa vie il lui faut la collaboration du public — surtout quand il est Populaire ! ! — De tout ceci, l'auteur dramatique et le directeur doivent tenir compte, et voilà, dans les exigences médiocres du public, une des causes de la décadence dramatique !

Donc, le *Roi sans Couronne* fut joué, et bien joué, pendant quelques soirées d'Art dont il faut savoir gré à M. Berny. De sa *Tragédie du Nouveau Christ*, conception dramatique trop volontairement inexpérimentée, M. Saint-Georges de Bouhélier n'a gardé dans le *Roi sans Couronne* que les scènes essentielles, les plus publiques, certes, et les mieux venues, car je ne sais pas d'épisode plus émouvant que celui où Christ, dit *Tête-Noire*, tente la cupidité de trois misérables avec l'appât chatoyant d'un diamant jeté en pâture à leurs convoitises haineuses.

M. Paul Rameau, voué, depuis son départ de l'Odéon, aux pasteurs scandinaves ou aux rédempteurs occidentaux, psalmodia, durant cinq actes, le rôle du Christ avec un souci louable de composition et de vérité ; Mlle Marie Kalff jouait Marie la Pouille, et un jeune poète prêta sa voix chaude au personnage de Gaspard... au fait, n'était-ce pas M. René Fauchois !

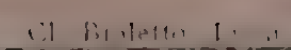
Cette tête de distribution nous valut une soirée de l'école de Lugné-Poë ; Bouhélier eut jadis sa *Victoire* à « l'Œuvre » ; il la retrouva au Théâtre des Arts pour le très grand honneur de M. Berny et la très grande joie des amis et des fervents d'un vrai poète.

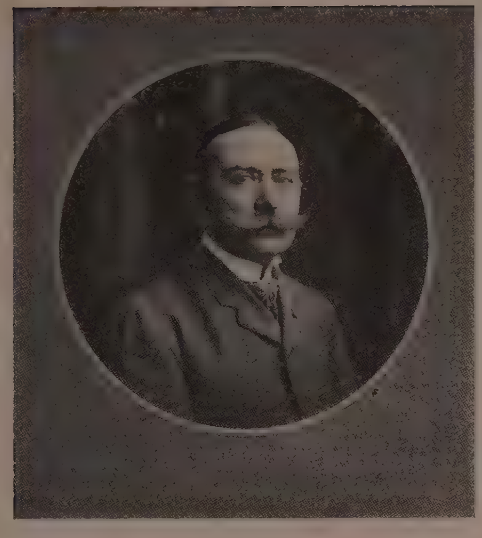
Edmond GUIRAUD.

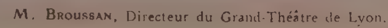
Le « Roi sans Couronne ». — Ve Acte. Cl. A.-Ernest Moreau.



Cl. Melcy, Asnières.







M. Broussan, Directeur du Grand-Théâtre de Lyon.



Une scène de *Tiphaine*.

Tiphaine au Grand-Théâtre de Lyon



La scène représente un château du quatorzième siècle, dans un « paysage de neige » qui n'est pas de Franc-Nohain. Dans ce décor glacé et médieval, nous verrons deux amants brûlés de sentiments qui sont de tous les temps.

La jeune châtelaine Tiphaine s'ennuie ; il pleure dans son cœur comme il neige sur le manoir ; en outre, il fait si froid, qu'on croit mourir. Et, appuyée contre les vitraux glacés, elle regarde se mêler « dans la plaine silencieuse » les corbeaux noirs de ses rêves aux réels « corbeaux de deuil et d'épouvante » parce que son noble et vieil époux, Edme, la barbe avec excès. Ce barbon fait pourtant tout ce qu'il peut pour distraire sa compagne assombrie ; loin d'être un Bartholo, et quoiqu'il n'ait pas vu *Jeunesse* à l'Odéon, il installe auprès d'elle un jeune page, Wilfrid, charmant, hardi, qui lit le vers comme personne et chante la romance à Madame. Tout irait pour le mieux si Tiphaine, résolument femme honnête, ne déclarait à Wilfrid que la mort de son mari pourra seule la jeter dans ses bras. Wilfrid a beau la supplier, par des arguments de choix : « O Tiphaine, j'aime tes yeux pervers et mystérieux comme l'eau glauque des fontaines ! », elle lui répond bien : « O mon page, ô Wilfrid, ce sont tes lèvres qui sont le fruit savoureux de mes rêves ! », mais ne veut rien savoir, plutôt que de tromper le vieillard ; elle va même jusqu'à mettre — après une chanson bohémienne où l'on parle d'amour et de sang, et de savantes évocations des salissantes caresses conjugales — aux mains de son jeune amant une dague qui la délivrera du gêneur. « Pour toujours nous serons heureux, tu auras la douceur de mes caresses et les parfums troublants de mes cheveux », assure-t-elle encore.

Mais, le meurtre accompli, Wilfrid, bourrelé de remords, repousse avec horreur celle qui l'a poussé à cet odieux forfait, et se frappe après avoir maudit, comme il convient, leur amour. Il murmure en expirant, comme Edme lui-même : « La femme est plus amère que la mort ». Tiphaine s'évanouit sur le jeune corps du page, déplorant que l'amour ne soit pas « plus fort que la mort », comme d'aucuns l'ont prétendu.

Ce fait-divers truculent, conté par le poète Louis Payen, dans un langage très littéraire, par conséquent supérieur à l'idiome généralement employé par les librettistes, a inspiré au compositeur Neuville, organiste et Lyonnais, une partition excellente. Composée quatre ans avant la première de *Pelléas*, elle s'avère pré-debussyste en ses divinations harmoniques enlacées le plus savoureusement du monde aux souvenirs wagnériens dont nul, en 1898, ne pouvait prétendre se défaire exactement. Soutenue par une solide armature de thèmes conducteurs, elle ne présente qu'une seule réminiscence massenetique, celle du thème d'amour exposé par Thiphaine (en *ré bémol*, p. 18) « O mon page, ô Wilfrid ! » qui s'apparente à la « Vision fugitive » barytonnée dans *Hérodiade* par le tétrarque de Galilée.

L'instrumentation m'a paru à la fois fougueuse et distinguée ; l'interprétation à la fois molle et commune. Sous la direction précise et quasi-militaire de M. Flon, l'orchestre fait de son mieux. Ce mieux n'est pas l'ennemi du bien, car l'harmonie mérite des louanges (en particulier les bassons auxquels le compositeur a donné beaucoup d'ouvrage), et le quatuor a de bons moments.

M. Lafond est sûr chanteur et déplorable comédien ; impossible de recevoir avec plus de placidité un coup de poignard mortel. M. Geyre compose avec beaucoup de soin son rôle de page assassin par amour. Les chœurs détonnent. J'ai gardé pour la fin l'artiste chargée du rôle de Tiphaine, Mlle Foreau (qu'il faut se garder de confondre avec la charmante Lucy Foreau-Isnardon); de fallacieux communiqués, envoyés aux journaux parisiens, ont célébré ses mérites : au vrai, elle chante faux, elle joue ridiculement et son désespoir emphatique excite la plus légitime hilarité.

WILLY.

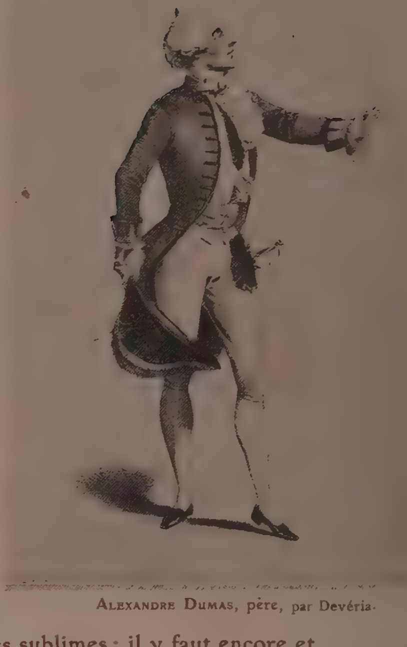
Cl. Bioletto, Lyon.



Une scène de *Tiphaine*.

Le Théâtre Romantique

Conférence de M. BRÉMONT



Alexandre Dumas, père, par Devéria.

M. Brémont, l'excellent artiste, le théoricien parfait de l'Art de bien dire, a donné récemment, à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, une conférence sur les artistes du Théâtre Romantique, dont il nous a semblé intéressant de présenter le résumé.

Frédérick Lemaitre

Le souvenir des champions de l'art dramatique à l'époque du Romantisme est demeuré, pour nous, très vivant : Frédérick Lemaître, Bocage, Mélingue, Mlle Mars, Mme Dorval ne sont guère moins connus de notre génération que Victor Hugo, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, dont ils ont interprété les œuvres.

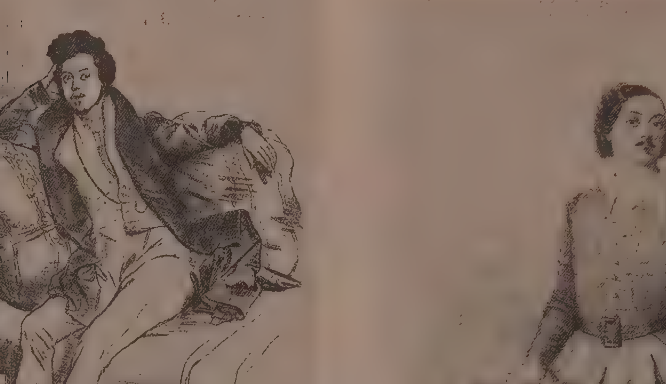
S'il était possible de les évoquer tels qu'ils apparurent, il y a soixante ans et plus, nous leur trouverions, sans doute, quelque chose de suranné, mais ils nous feraient frémir comme ils ont fait frémir nos oncles, les éléments qui constituent les grands acteurs étant toujours les mêmes dans tous les temps et dans tous les lieux : « La richesse de la voix, la beauté du corps et du visage, l'adresse des mouvements au service de beaucoup de mémoire... Rien de tout cela, ni même tout cela ne suffit à faire des artistes sublimes ; il y faut encore et surtout le tempérament, la sincérité, le naturel, la simplicité, toutes ces qualités intérieures et instinctives qui furent l'essentiel de leur action chez les Garrick et les Kean, chez les Talma et les Frédérick Lemaître, chez Salvieri et Eleonora Duse ! »

Simplicité, naturel, voilà des qualités que l'on ne s'attend pas à entendre nommer quand il s'agit du Romantisme ; mais le naturel au théâtre ne se peut obtenir qu'avec l'aide d'un certain nombre de procédés qui changent à peu près tous les dix ans. Le naturel dont nous sommes fiers actuellement est fait de petites méthodes, de tics minutieux : mots ajoutés, mots tronqués, répétitions de mots, hésitations factices, marmottage, barbouillage : moyens faciles à acquérir quand ils ne sont pas un don du ciel.

Les Romantiques, eux aussi, eurent l'illusion de ne servir que la vérité. Les préfaces de Hugo, les mémoires de Dumas font des appels incessants à la vie et à l'humanité pour lutter contre la convention des œuvres fixées et artificielles de leurs prédécesseurs. S'ils ont triomphé, ne le doivent-ils pas à leurs interprètes ?

« A travers le lyrisme des périodes et les redondances du style, ceux-ci surent dégager la part de réalité indispensable ; leur naturel n'excluait pas le caractère des personnages, leur simplicité subsistait à travers la passion ». — M. Emile Brémont est fin psychologue autant qu'artiste délicat ; il sait bien que les idées doivent, pour se graver dans la mémoire, s'objectiver en des faits et que les énumérations fastidieuses frappent moins que la sélection des personnalités étudiées de près ; aussi a-t-il choisi, pour les étudier, des acteurs dont la réputation domine toutes les autres, à cause de l'importance de leurs créations et de la popularité qui les suivit incessamment : Frédérick Lemaître, Bocage, Mélingue.

Dans les luttes dramatiques, en 1830, ceux-là apportaient leur flamme, leur jeunesse, leur beauté — beauté toute de caractère et d'expression qui allait s'accorder si complètement avec leurs rôles et qui devait faire surgir sur la scène dans toute leur réalité,





Frédérick Lemaitre, dans *Paillasse*.

Dessin de Ch. Geoffroy.



Frédérick Lemaitre, dans *Don César de Bazan*.

Galerie dramatique.

Frédérick Lemaitre, rôle de Georges Maurice, dans la *Dame de Saint-Tropez*.

dans toute leur fièvre : Didier et Antony, Kean et Ruy Blas, d'Artagnan et Monte-Cristo.

M. Brémont constate, non sans quelque ironie, que cette beauté n'est plus nécessaire pour le théâtre d'aujourd'hui : « Un visage quelconque ou à la rigueur aimable nous suffit, et même nous le préférons : il nous dérange moins. Que ferions-nous du masque expressif et tourmenté de Frédérick ? à quoi sert l'air mélancolique de Bocage, s'il s'agit d'exprimer des sentiments toujours médiocres ?

Dessin de Walton.



Mlle Mars.

Sur Frédérick Lemaître, M. Brémont conte allègrement de nombreuses anecdotes révélant toute l'autorité qu'il avait sur le public.

Celle-ci est connue, mais si jolie ! Mis en demeure de faire des excuses au parterre, il s'avançait jusqu'à la rampe et prononçait avec flegme : » Mesdames, Messieurs, j'ai dit que vous étiez des imbéciles : c'est vrai ! Je vous fais des excuses : j'ai tort ! » On lui pardonna cette spirituelle incartade, comme tant d'autres.

Dessin de Lafosse.

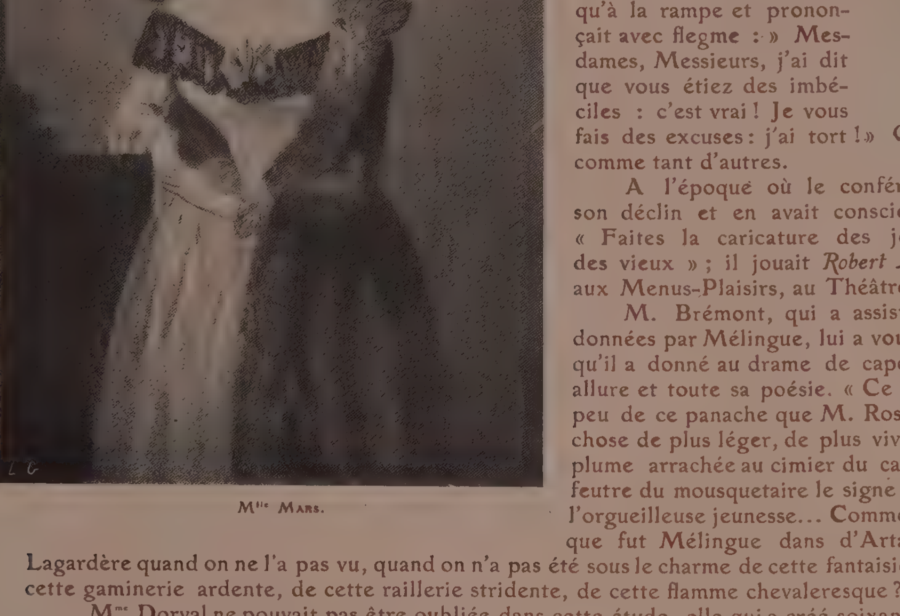
M. et Mme Mélingue, dans *Gaëtan*.
Gaëtan. — Me voici, Père !!
Léonora. — Viens, je vais t'apprendre ton nom.

A l'époque où le conférencier put le voir, Frédérick touchait à son déclin et en avait conscience, puisqu'il écrivait à un dessinateur : « Faites la caricature des jeunes, le temps se charge de faire celle des vieux » ; il jouait *Robert Macaire*, *Don César de Bazan*, à l'Ambigu, aux Menus-Plaisirs, au Théâtre-Cluny.

M. Brémont, qui a assisté également aux dernières représentations données par Mélingue, lui a voué une admiration plus grande encore, parce qu'il a donné au drame de cape et d'épée sa vie et son vrai sens, toute son allure et toute sa poésie. « Ce qu'il représentait à nos yeux, c'était bien un peu de ce panache que M. Rostand nous a rendu dans *Cyrano*, mais quelque chose de plus léger, de plus vivant, comme une simple plume arrachée au cimier du casque qui devient au feutre du mousquetaire le signe de l'audace et de l'orgueilleuse jeunesse... Comment imaginer ce que fut Mélingue dans d'Artagnan et dans Lagardère quand on ne l'a pas vu, quand on n'a pas été sous le charme de cette fantaisie nerveuse, de cette gaminerie ardente, de cette raillerie stridente, de cette flamme chevaleresque ?

Mme Dorval ne pouvait pas être oubliée dans cette étude, elle qui a créé soixante-neuf rôles et notamment *Antony*, *Marion Delorme* et *Chatterton*. « Jamais femme, lui disait-on, ne fut acclamée comme vous par le public. » — « Je crois bien, répondait-elle, les autres femmes ne lui donnent que leur talent ; moi, je lui donne ma vie. » Elle jouait effectivement ses rôles avec son âme et nous avons pour l'attester le témoignage de tous les écrivains contemporains, George Sand, entre autres, qui a écrit dans un style un peu emphatique : « J'ai la conviction de la retrouver dans un meilleur monde, pure et sainte comme le jour où son âme quitta le sein de Dieu pour venir errer dans notre monde écœuré, et tomber de lassitude sur nos chemins maudits. » M. Brémont a dit ces choses et bien d'autres encore avec cet art consommé dont il a le secret, devant un auditoire d'élite qui l'a interrompu fréquemment par des murmures approbatifs et de vigoureux applaudissements. En terminant, il a adressé des regrets émus à la fantaisie, à la gaîté, à la folie des romantiques, remplacées de nos jours par une intellectualité adroite mais froide, et pour le cas où reviendrait le théâtre de poésie, d'émotion et de rêve, il a proposé à ses interprètes cette jolie fiction de feu Corot :

Mme Dorval.



Bocage.

« La Vérité n'apparaît d'abord à son amoureux que toute couverte de voiles, mais elle le sent si jeune, si épris, si sincère, qu'elle découvre successivement un peu de sa nudité ; il s'efforce alors de la mériter davantage, il devient encore plus soumis, plus tendre ; elle lui livre d'autres beautés, mais c'est seulement quand elle le voit tout à fait digne d'elle qu'elle fait tomber le dernier voile... » Ici apparaît l'originalité et l'enseignement de cette fable charmante. Le succès vient, l'artiste en prend à son aise avec la vérité, le plus beau des modèles ; il trouve plus commode d'user de procédés. En le voyant se détacher d'elle, elle reprend tout ce qu'elle lui avait accordé, elle recouvre peu à peu sa nudité sans qu'il y prenne garde. Mais voici qu'elle a remis son dernier voile, le dernier, et jamais, plus jamais, il ne la verra dans sa beauté première. Les artistes dramatiques, comme les peintres et les sculpteurs, peuvent tirer profit de cette poétique et savoureuse allégorie.

Chassaigne de NERONDE.

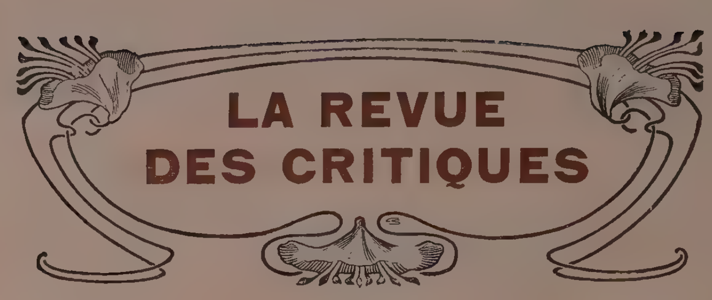
Cl. Dalligny.

Bocarn.

Cl. A.-Ernest Moreau.



M. Victorien Sardou.



LA REVUE DES CRITIQUES

Les critiques constatent unanimement le succès remporté par les *Plumes du Geai*, de M. Jean Jullien, mais certains mêlent à cette constatation quelque raillerie sur le dédain, si violemment affiché naguère, par l'auteur, pour la pièce bien faite. On se plaît, dès lors, a faire ressortir les qualités de métier, de procédés techniques, employés par M. Jean Jullien. « Le deuxième et le troisième actes sont aussi habilement conduits que si l'ouvrage était signé Scribe ou Sardou », dit M. Paul Souday. De son côté, M. Adolphe Brisson rappelle la « généreuse intransigeance » de l'auteur, « l'énergie de ses campagnes, la rudesse des coups qu'il a assénés aux pièces bien faites... Il nous donne une comédie très distinguée, mais non pas précisément très nouvelle et dont le vif succès est dû justement aux qualités qui lui sont communes avec les pièces bien faites. Elle témoigne d'une adresse d'exécution à rendre jaloux M. Sardou, je n'ose pas dire M. Scribe. » M. Paul Souday ajoute : « Dans la ferveur de sa conversion nouvelle, M. Jean Jullien a poussé trop loin le respect du vieux principe sur l'art des préparations. Tout son premier acte prépare ce qui va suivre ; il le prépare un peu longuement. » On sait que ce premier acte est destiné à mettre en opposition la vie oisive du principal personnage, de Paul Dumont, avec l'existence laborieuse de ceux au milieu desquels il se trouvera aux actes suivants. M. Nozière estime que M. Jean Jullien n'a pas été très bien inspiré dans sa peinture de la société des fêtards qui entourent Paul Dumont :

On pourrait observer que Paul Dumont, puisqu'il est intelligent et fin, pourrait ne point vivre en compagnie d'idiots qui ne se soucient que de leurs automobiles et d'infimes grues qui sont prêtes — à dix heures du matin ! — à danser la danse du ventre. Timon d'Athènes, si nous en croyons Shakespeare, était grugé, lui aussi, mais il avait, du moins, autour de lui, des femmes qui réglaient d'ingénieux ballets, des poètes, des peintres, des philosophes. On est étonné des plaisirs mesquins auxquels s'abandonne Paul Dumont. Il se déclare désabusé des joies de ce monde, et ceci veut dire qu'il désire fuire les fêtards et les soupeuses. On peut renoncer à une telle société sans être en proie à une profonde mélancolie : c'est une décision qu'on prend, en souriant, dès qu'on a passé son baccalauréat.

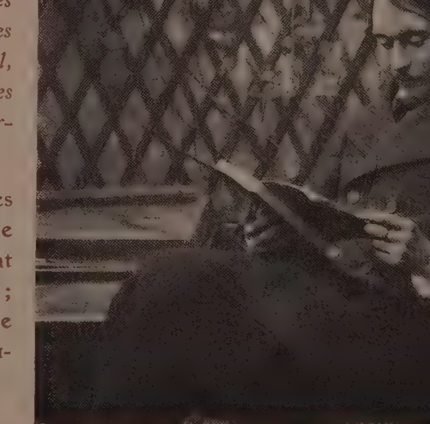
Cl. Paul Berger.

M. Jean Jullien.

M. Nozière s'étonne aussi de la façon dont paraît tenue la maison de banque de Paul Dumont :

Paul Dumont ne trouve autour de lui qu'un honnête homme : c'est Lerminier, son garçon de recette. Comment ce banquier voit-il chaque jour ce garçon de recette ? Comment cet humble employé pénètre-t-il dans son bureau pour lui soumettre les opérations quotidiennes ? Les services de la banque de Paul Dumont sont organisés d'une façon toute spéciale. C'est pourquoi, sans doute, elle est si prospère ! M. Jean Jullien ne semble pas très renseigné sur le monde des viveurs et des financiers. Paul Dumont traite ses affaires dans le salon de son hôtel, qu'envahissent des élégants et des filles. Ce sont des mœurs très particulières.

Le dénouement de ces *Plumes du Geai* est contesté ; M. François de Nion est, je crois, le seul à le louer sans réserve. Il est vrai qu'il y voit une solution pessimiste. Dumont épousera Marthe, mais, nous dit M. de Nion, « mais elle n'aime plus Paul ; l'argent s'est mis entre les deux cœurs et c'est le châtiment de sa possession de tout dénaturer, d'isoler au milieu de la société l'homme pour qui « c'est toujours à l'autre » qu'on s'adresse, au distributeur, au maître de l'or ».



M. Saint-Georges de Bouhélier.

Cl. Studio.



M. Georges Berr.

M. Faguet considère cette fin sous un tout autre aspect : « Supposez un cinquième acte. C'est Marthe devenue Mme Dumont, parfaitement métamorphosée par son changement de classe et gardant de ses anciennes convictions juste de quoi donner mille francs par an au bureau de bienfaisance. C'est évidemment cela le cinquième acte des *Plumes de Geai.* »

Au sujet de la *Piste,* de M. Victorien Sardou, jouée aux Variétés, les critiques s'extasient à l'envi sur l'ingéniosité inépuisable de l'auteur des *Pattes de Mouche.* Les comptes rendus ne diffèrent guère entre eux, et les extraits que je pourrais présenter offriraient une impression quelque peu monotone. Je préfère donc citer l'appréciation du talent de Victorien Sardou par M. et Mme Catulle Mendès. L'un et l'autre ont caractérisé en termes heureux les traits saillants de la personnalité littéraire de l'auteur de la *Piste.*

D'abord Mme Mendès :

M. Victorien Sardou a été souvent honni parce qu'il n'a pas aimé les Belles-Lettres, et parce qu'il méconnut, volontairement semble-t-il, la Chimère qui emportait Shakespeare et Hugo sur ses ailes toutes-puissantes, qui broyait Musset, Henri Heine, Baudelaire, dans son bec de proie, et traînait accrochés à sa griffe solide, François Villon, le mauvais et divin garçon, et le pauvre Glatigny, saignante loque rebondissante, parmi la poussière à peine envolée des routes infinies. De ceux qui sont pareils aux aigles contemplant, sur les sommets, le soleil, de leur prunelle d'or, M. Victorien Sardou n'a rien envié. Il est bien plutôt, au bas de la montagne, le farfadet presque démiurge, vivace, sagace, expert, curieux, futé, folâtre, agile, assuré d'une sorte d'immortalité, qui accapare la foule par son boniment étourdissant, sa répartie alerte, sa prodigieuse simulation, et les promesses de sa lanterne magique qui lui dit : « Ne monte donc pas ! Là-haut, on ne voit que des nuages, et quelquefois on meurt en route ! » et qui n'omet point, en effet, d'éclairer son théâtre. Les aigles lui en ont voulu de les isoler. Désolément, après le coucher du soleil, ils regardaient l'obscurité déserte et écoutaient les rires, les cris qui venaient d'en bas. Ils lui en ont voulu aussi de ne pas plaindre, de ne pas aimer du meilleur de soi les téméraires amants de l'espace, qui, sans assez de force, osent l'essor dangereux et retombent brisés sur la terre funéraire. Mais, sans doute, il sera beaucoup pardonné à M. Victorien Sardou, parce qu'il aura beaucoup amusé.

Il vient d'amuser une fois de plus.

Cl. Gaston Plessy.



M. Guillemaud.

Cl. J. Bioletto.

M. Neuville.

Lisez aussi ces lignes charmantes de Catulle Mendès :

Subtil, menu, Sardou raffole des minuties, en tire le plus aimable, le plus imprévu, le plus divertissant effet. Une fois, j'ai vu un Japonais qui, avec une feuille de papier à cigarette, la pliant vite, la dépliant plus vite, faisait, en moins de temps qu'il n'en faut à une larme batavique pour se pulvériser, un papillon vif, clair, léger, disparu ! M. Sardou n'est pas sans ressemblance avec cet admirable Japonais. Il est, dans l'exquis, extraordinaire ; son adresse, dans l'étroit est demesurée, énorme dans le petit. C'est le Shakespeare de Lilliput.

Citons, enfin, ce fragment de l'article de Catulle Mendès sur le dénouement de la *Piste :*

Le dénouement se décore d'une minute absolument délicieuse. C'est quand, à son second mari, qui lui reproche de ne pas lui avoir avoué, avant les noces, une faute si ancienne, Florence répond par une justification du mensonge, si indispensable dans les choses d'amour. En vérité, voici un adorable morceau où M. Victorien Sardou s'est coquettement efforcé de très subtils agréments de style : et vous ne vous étonnerez pas qu'une telle théorie — si vraie ! si douce ! — ait enchanté l'auteur du Divin mensonge *et de* Pierre le Véridique. *Donc, la fin de la pièce est exquise. Le papillon japonais, enfin déplié, envolé à peine, s'est posé sur un jolie fleurette, un peu vénéneuse avant d'être une chose disparue !*

Et bien peu de place me reste pour indiquer l'opinion de la critique sur la *Grimpette*, de MM. Georges Berr et Marcel Guillemaud, jouée au Palais-Royal, mais cette opinion peut se résumer dans une phrase : cette *Grimpette* est, de l'aveu de tous, un des plus plaisants vaudevilles et des mieux faits qui soient sortis de la plume si féconde de M. Georges Berr...

Je ne puis, enfin, que me borner à constater l'heureuse impression produite par le *Roi sans Couronne*, de M. Saint-Georges de Bouhélier, et par *Tiphaine*, du compositeur Neuville, représenté à Lyon.

Albert DAYROLLES.

M. Couture. - Studia-Lux.



M. Mévisto.

Les Concerts



Parfois, on s'étonne de l'extraordinaire distance qui, au point de vue de la compréhension des œuvres, sépare le public actuel de celui d'il y a une trentaine d'années qui fréquentait les séances musicales ; on admire le chemin parcouru et on s'émerveille que certaines productions qui, autrefois, eussent été accueillies par des quolibets ou des sifflets soient maintenant aisément saisies, nettement appréciées et chaleureusement applaudies. Mais on oublie l'importance prise par les concerts, leur abondance, leur développement croissant et incessant ! Chaque soirée voit éclore quantité de concerts où, seule, la musique sérieuse est en honneur, et qui attirent de nombreux auditeurs. Il est impossible de rendre compte de tous, si consciencieux que l'on veuille être. Quelques mots donc, seulement, sur chacun d'eux.

M. Couture.-Studia-Lux.



Mme Marie Panthès.

A la Salle des Agriculteurs, les « Soirées d'art », dirigées par M. Barrau, et dont j'ai déjà parlé, continuent leur si louable diffusion des belles compositions classiques. C'était, dernièrement, le treizième quatuor de Beethoven, magnifiquement interprété par le quatuor Capet (auquel le sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts vient, si justement, d'ouvrir la salle du Conservatoire). Mme Panthès qui, la veille, avait joué, à la Société J.-S. Bach, la troisième sonate pour piano et violon, en *mi* majeur, du grand Jean Sébastien, avec M. Georges Enesco, puis divers préludes et fugues du *Clavecin bien tempéré*, a exécuté, à cette « Soirée d'Art », le *Carnaval* de Schumann, et trois valses de Chopin. Une cantatrice russe, élève de cet excellent professeur qu'est Mme Colonne (qu'on voudrait bien voir professer au Conservatoire), Mlle Mania de Mouromzoff — dont on peut voir le portrait ci-contre — a chanté, avec infiniment de goût, et de manière à faire grand honneur à son professeur, une des *Sérénades* de Brahms, et deux charmantes mélodies de Diemer : *Chanson du soir* et *Troisième Mazurka*, accompagnées par l'auteur.

M. Couture.-Studia-Lux.



Mlle de Mouromzoff.

A la Société Philharmonique, nous avons entendu un chanteur de style, M. Sistermans, qui a remarquablement mis en relief la beauté qui s'exhale du récitatif de la *Passion selon saint Jean*, de Bach, et de diverses cantates du célèbre « cantor » ; M. Pablo Casals, l'incomparable violoncelliste, s'est tout particulièrement distingué dans des fragments de la *Suite* en *si* mineur pour violoncelle seul, de Jean-Sébastien Bach. On voit à quel point Bach est goûté, étudié, popularisé ! Cela même n'est-il pas un curieux indice des tendances du public.

A cette même soirée de la Société Philharmonique, M. Pablo Casals a joué, avec M. Alfred Cortot, les admirables variations pour violoncelle et piano de Beethoven sur un thème de la *Flûte enchantée* de Mozart. Beethoven prit par deux fois un thème de la *Flûte enchantée* comme sujet de variations pour violoncelle et piano ; il écrivit également des variations pour piano et violon sur un motif des *Noces de Figaro*. Beethoven collaborant avec Mozart, voilà qui justifierait seul l'empressement du public à accourir au concert.

Je voudrais maintenant parler des nouveautés données dans nos grands concerts symphoniques du dimanche. Mais la place m'est mesurée, et je ne peux guère que signaler la première audition aux Concerts Colonne d'une nouvelle œuvre de M. Vincent d'Indy, intitulée *Jour d'été à la montagne*, et où se retrouvent les qualités habituelles du célèbre compositeur, c'est-à-dire la richesse harmonique, la solidité du tissu musical et l'éclat orchestral. Cette nouvelle composition a été très favorablement accueillie.

On a, en outre, chaleureusement applaudi M. Georges Enesco, qui a joué avec un art consommé l'importante *Chacone* de Bach (lequel est, comme vous voyez bien, le musicien à la mode en ce moment). Mme Wanda Landowska a exécuté avec agrément l'admirable concerto en *mi* bémol de Mozart, dont l'andante est à lui seul une pure merveille ! Cet andante fut bissé, nous dit le programme, à la première audition, à Vienne, le 23 décembre 1785. Voici, au reste, les lignes intéressantes écrites à ce sujet par M. Charles Malherbe : « A Vienne, pendant le temps du Carême, les théâtres autrefois restaient fermés pour les spectacles, mais s'ouvraient pour les concerts plus ou moins spirituels. C'était donc une époque que choisissaient de préférence les virtuoses pour se produire, et Mozart, de 1782 à 1786, suivit cette coutume ; il y gagnait ainsi les quelques ducats nécessaires à sa modeste existence et profitait de la circonstance pour faire entendre ses compositions nouvelles, dont plusieurs étaient précisément écrites en vue de ces *Académies*, données le plus souvent par souscription. Tel est le cas du Concerto en *mi* bémol, terminé à Vienne le 18 décembre 1785, et annoncé ainsi par les journaux à la date du 23 : « Comme intermède, un concerto de piano, nouvellement composé, sera joué par W.-A. Mozart. » Le succès fut tel qu'à la première audition le maître dut bisser. » Ce succès obtenu dès l'origine prouve le bon goût des auditeurs viennois. Remarquons, en passant, que Mozart aura été très fêté, lui aussi, cette saison, dans les concerts, et l'on ne saurait oublier les deux belles séances que lui consacra M. Colonne et qui furent triomphales !

M. Couture.-Studia-Lux.

M. Luzzatti.

Enfin, n'oublions pas la séance du lied français à la Salle Pleyel, ou furent exécutées les œuvres de M. Henry Eymieu qui ont été l'occasion d'un vif succès pour Mlle Germaine Tassart, et celle donnée par M. Alberto Bachmann, où se distingua tout particulièrement M. Luzzatti.

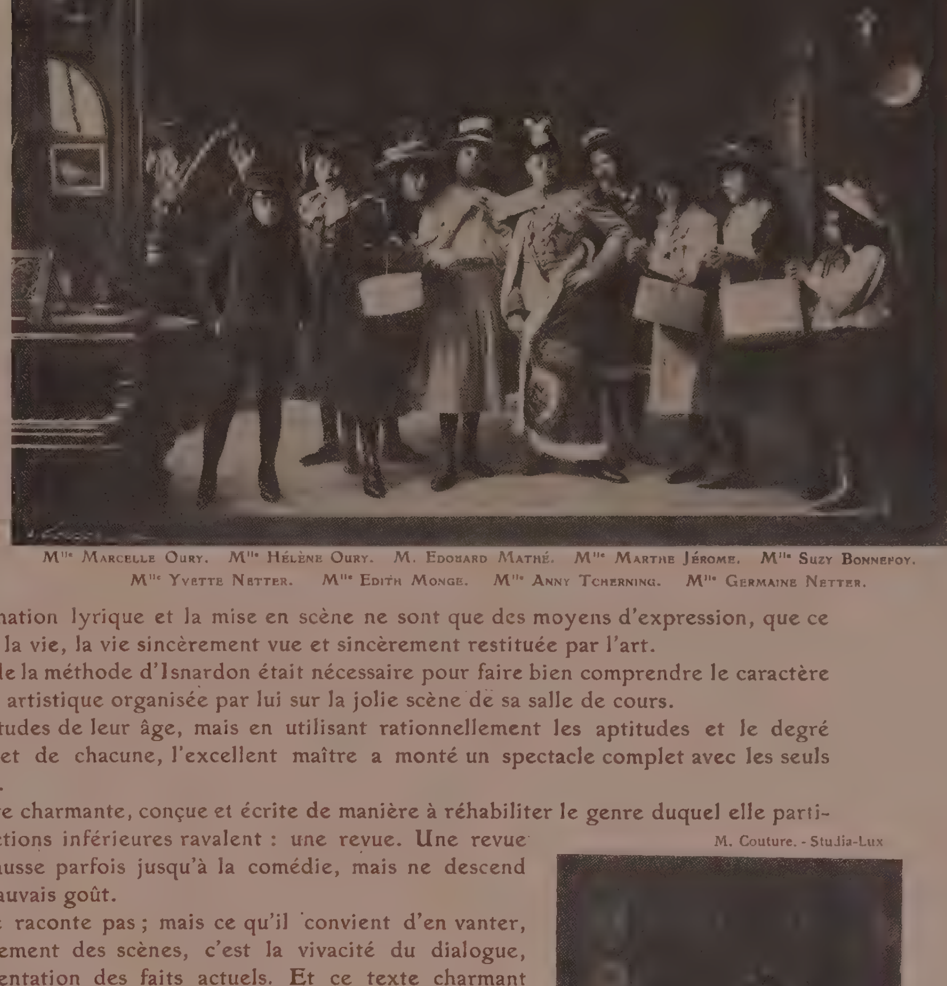
CŒLIO.

" REVUE ROSE "

CHEZ ISNARDON

Tout le monde sait que Jacques Isnardon est un merveilleux professeur de chant, ou, pour mieux dire, d' « art lyrique ». De parfaits élèves témoignent de la valeur de son enseignement. Mais il se tromperait étrangement, celui qui voudrait voir en ce maître un scholiaste rigoureux, un spécialiste systématique n'obtenant des résultats positifs que par l'application d'une méthode intransigeante et exclusive. L'originalité de ce maître consiste précisément dans la fantaisie spirituelle dont il sait parer son labeur didactique. Pénétré de cette conviction qu'une spécialité artistique n'est pas isolée dans l'art au sens général, mais fait corps avec lui, Isnardon s'est toujours attaché à démontrer que le chant, la déclamation lyrique et la mise en scène ne sont que des moyens d'expression, que ce qui importe avant tout, c'est la vie, la vie sincèrement vue et sincèrement restituée par l'art.

« Les Midinettes et le Roi d'Espagne ». M. Couture. - Studia-Lux



Mlle Marcelle Oury. Mlle Hélène Oury. M. Edouard Mathé. Mlle Marthe Jérome. Mlle Suzy Bonnefoy. Mlle Yvette Netter. Mlle Edith Monge. Mlle Anny Tcherning. Mlle Germaine Netter.

M. Couture. - Studia-Lux.



Mlle Andrée Pascal (Marianne). M. Edouard Mathé (Édouard d'Angleterre).

Cette brève définition de la méthode d'Isnardon était nécessaire pour faire bien comprendre le caractère de la curieuse manifestation artistique organisée par lui sur la jolie scène de sa salle de cours.

Sans anticiper sur les études de leur âge, mais en utilisant rationnellement les aptitudes et le degré d'enseignement de chacun et de chacune, l'excellent maître a monté un spectacle complet avec les seuls élèves de sa classe enfantine.

La pièce ? Une œuvrette charmante, conçue et écrite de manière à réhabiliter le genre duquel elle participe et que trop de productions inférieures ravalent : une revue. Une revue dont la verve satirique se hausse parfois jusqu'à la comédie, mais ne descend jamais à la grivoiserie de mauvais goût.

Une telle pièce ne se raconte pas ; mais ce qu'il convient d'en vanter, c'est la prestesse de l'ajustement des scènes, c'est la vivacité du dialogue, c'est l'originalité de la présentation des faits actuels. Et ce texte charmant prend une saveur singulière, débité par des voix enfantines, expertes déjà en la vérité des intonations.

Le compère, c'est le groom de l'Elysée-Palace (cadre du premier acte de la revue). Ce compère est personnifié par une délicieuse fillette de onze ans, Mlle Marcelle Oury, que caractérise un don d'assimilation tenant du prodige.

Et ce petit groom reçoit la visite de Mme Hoffer, la cantinière au million, venue se parisianiser. C'est donc pour elle que le compère commente — et avec quelle verve ! — les actualités, choses et gens, qui défilent dans le hall de l'hôtel. Quant au rôle de Mme Hoffer, il est tenu avec un brio rare par Mlle Yvette Netter (treize ans), une future comédienne qui possède déjà un acquis considérable. A Mlle Pascal (treize ans) revient la partie sérieuse du dialogue ; et il faut reconnaître que l'exactitude des jeux de physionomie et des accents de cette enfant donne l'illusion de l'art d'une actrice consommée. Citons encore : Mlle Hélène Oury, une précoce grande coquette, et Mlle Monge, sa partenaire dans la scène où l'auteur a spirituellement exposé l'antagonisme des novateurs et des traditionalistes de l'enseignement artistique ; Mlles Germaine Netter, Jerome, Tcherning, toutes rivalisant de grâce et d'entrain — sans oublier la mignonne Suzy Bonnefoy, neuf ans ! Les rôles masculins avaient pour interprètes : M. Edouard Mathé, le jeune fils du compositeur, qui apparaissait successivement sous les traits du roi d'Espagne et du roi d'Angleterre — et M. Jean Bonnefoy. Les airs avaient été adaptés avec goût par l'excellente pianiste Mlle Régina Casadesus — une musicienne et une virtuose.

N'oublions pas de dire que cette aimable pièce, qui a obtenu un succès fou, était intitulée *Revue Rose*, et que son auteur n'a pas été protégé contre les ovations par son pseudonyme : le programme portait D'Artagnan ; le public acclama Isnardon.

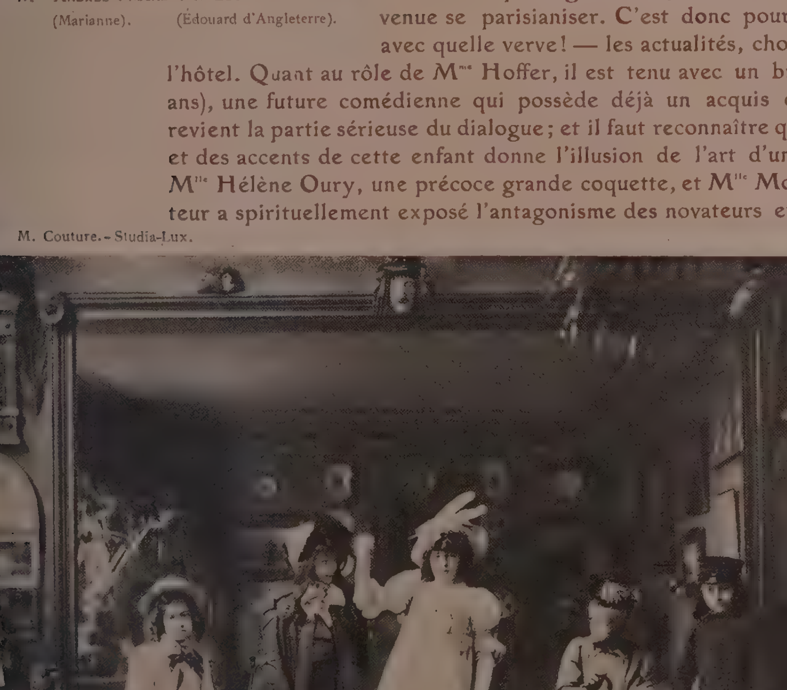
Gabriel BERNARD.

M. Couture. - Studia-Lux



Mlle Marcelle Oury (le Groom). Mlle Yvette Netter (Madame Hoffer)

M. Couture. - Studia-Lux.



Mlle Suzy Bonnefoy (Un petit trottin). Mlle Yvette Netter (Madame Hoffer). Mlle Hélène Oury (Mélisande). Mlle Edith Monge (Théodorine Tournesol). Mlle Marcelle Oury (le Groom).





Vase antique (collection HAMILTON).



- Esthétique et Chorégraphie -

Un très curieux procès vient de se développer, durant beaucoup d'audiences, devant l'une des principales cours d'Italie.

Les juges compétents entendaient, d'une part, un directeur de théâtre fort réputé, et, d'autre part, une danseuse non moins connue.

L'objet du procès résidait en ceci : que le directeur avait manifesté l'intention de faire danser à sa pensionnaire un pas en costume historique et conforme au milieu où évoluait l'action représentée. La scène où devait paraître la danseuse était aux Indes, je crois ; mais peu importe.

L'intention du directeur — assez naturelle à première vue — était traitée de prétention inadmissible par la danseuse qui, méprisant les ajustements proposés, déclarait positivement vouloir s'affubler du *tutu,* le petit jupon de gaze, de tradition dans les ballets.

A toutes les raisons — si probantes et déterminantes qu'elles pussent être — que faisaient valoir non seulement le directeur, mais encore la masse des personnes (peut-être incompétentes ? ? ?) — auteurs, critiques, peintres, érudits — à l'appui du costume exact, la demoiselle répondait : tutu !

A cet argument, elle en joignait un autre. Lequel ?

Peut-être, croiriez-vous, redoutait-elle quelque difficulté pratique, telle que la lourdeur des jupes longues



Peinture d'un vase antique.

Dessins de M. Chaineux.

qui auraient paralysé la légèreté de ses entrechats ? Et préférait-elle le tutu en raison de sa brièveté qui laisse toute leur liberté aux jambes ?

Vous n'y êtes pas !

Elle préconisait le tutu, parce que... (je vous le donne en mille) *parce que le tutu est l'attribut inséparable de la « première danseuse NOBLE !!! »*.

On lui citait le nom de danseuses célèbres, qui, depuis des années et sans difficulté aucune, ont, dans tel ou tel ballet, tel ou tel opéra, dansé en costume véritable des pas remarqués. « Peuh ! » répondait-elle (avec un dédain probable), les personnes dont vous parlez sont des danseuses « de demi-caractère », des ballerines « de second plan ». C'est bon pour elles, de respecter ce que vous appelez la vérité historique ! Je suis, moi, danseuse étoile, première danseuse *noble !* à moi le tutu !

Bayadère. *La Danse des Œufs.*
Dessin de E. Bayard, d'après L. Rousselot.
L'Inde des Rajahs (*Tour du Monde*).

Dès le jour où cette anecdote nous a été racontée, un point nous a frappé et rendu rêveur. C'est ce côté *noble* qu'attribue au tutu le raisonnement de la demoiselle — raisonnement appuyé d'ailleurs par tout un flot d'autres ballerines.

Et une question nous a agité :

« Un vêtement — fût-il le plus noble du monde — gagne donc encore en noblesse quand on le modifie par l'adjonction d'un tutu ? ».

Tel est le problème que, dans sa haute compétence esthétique, a résolu affirmativement le clan des chorégraphes.



Nous restons de plus en plus rêveur ! Et c'est avec anxiété que nous nous demandons si, par hasard, toute notre vie, nous nous serions trompé — avec quelques autres peut-être — sur les caractères de la noblesse dans les arts somptuaires !

La danse du sabre (Gérome).

Afin de nous aider à sortir d'un doute angoissant, nous avons exécuté les quelques croquis ci-contre.

Ils représentent, d'une part, des figures de danseuses, fidèlement copiées d'après des œuvres réputées, tant anciennes que modernes.

Et, d'autre part, les mêmes figures, agrémentées du tutu cher aux danseuses-étoiles de nos jours.

Cet agrément les fait-il gagner en noblesse ?

Telle est la question. Nous laissons au public le soin de la trancher.

D. CHAINEUX,

dessinateur-archéologue, attaché à la Comédie-Française.



L'Almée (Gérome).



Dessins de M. Chaineux.



Représentation du *Malade Imaginaire* dans le jardin de Versailles, devant la grotte.
Troisième journée des fêtes données par le Roi, en 1674, au retour de la conquête de la Franche-Comte. (Gravure de Le Pautre).

La Mise en scène du *Malade imaginaire*

Depuis 1901, un érudit, M. A. Joannidès, fait paraître, sous le titre : *La Comédie-Française*, un précis annuel où se trouvent consignés tous les faits, tous les détails qui constituent l'histoire de la Grande Maison. Cet ouvrage, justement goûté des amateurs et des lettrés, a été successivement présenté au public par des personnalités artistiques considérables qui, tour à tour, ont tenu à y ajouter l'attrait d'une préface humoristique ou savante. Celle de cette année, signée « Un Vieil Amateur », contient une glose sur la mise en scène du *Malade Imaginaire*, d'un intérêt très puissant. Il a paru à la direction de la *Revue Théâtrale* que ce chapitre d'histoire artistique serait heureusement complété en y ajoutant les illustrations qui lui conviennent.

Vivot et La Grange, l'un « ami intime », l'autre camarade de Molière et comédien dans sa Troupe, parlent (Préface de l'édition de 1682) de l' « agrément tout particulier » donné par Molière à ses comédies grâce à la « justesse qui accompagnoit le jeu des acteurs ». Charles Perrault (*Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle*, 1697) confirme ce témoignage, dit que ses comédiens « sembloient moins des acteurs de comédie, que les vrayes personnes qu'ils représentoient », et ajoute que Molière « a aussi entendu admirablement les habits des acteurs, en leur donnant leur véritable caractère ».

Ainsi, le père de la Comédie-Française demandait non seulement du naturel dans la déclamation de ses acteurs (voir *L'Impromptu de Versailles)*, mais encore de la vérité dans leur jeu, dans leur action et dans leur costume. Je voudrais vous montrer que la vérité du décor le préoccupait également.

M. Couture. - Studio Lux.



Gravure de l'édition de 1682.

Le Malade imaginaire présente une double particularité : 1° son texte est incertain ; 2° quelques comptes, quelques mémoires, permettent de se faire une idée de sa mise en scène originale.

Représenté pour la première fois le 10 février 1673, interrompu après la quatrième représentation par la mort de Molière, *Le Malade imaginaire* fut repris le 3 mars avec La Thorillière dans le rôle d'Argan. Le départ de celui-ci pour l'Hôtel de Bourgogne avec Baron, Mlle Beauval et son mari (avril 1673) fit cesser les représentations à la treizième ; et c'est un nouveau venu, Rosimond, le meilleur comédien du Marais, qui, le 4 mai 1674, reprit le rôle de Molière.

Dans l'intervalle, la Troupe avait obtenu une lettre de cachet, en date du 7 janvier 1674, par laquelle « Sa Majesté ayant esté informée que quelques Comédiens de Campagne ont surpris après le décez du Sieur Molière une copie de sa Comédie du *Malade imaginaire*... fait très-expresses inhibitions et défenses à tous Comédiens autres que ceux de la Troupe establie à Paris, ruë Mazarin au Faux-bourg Saint-Germain, de Jouer et Représenter ladite Comédie du *Malade imaginaire*, en quelque manière que ce soit, qu'après qu'elle aura esté rendue publique par l'Impression qui en sera faite, à peine de 3000 livres d'amende, et de tous dépens, dommages et interests ».

Pour éluder la défense, on fit paraître successivement, en 1674, deux éditions subreptices intitulées : « *Le Malade imaginaire*, comédie en trois actes, mêlez de danses et de musique ». Bien que portant le nom de Daniel Elzévier, elles ne sortent pas de ses presses ; mais le texte complètement altéré qu'elles donnent



Gravure de l'*Almanach pour l'an bissextil M.DC.LXXX*
représentant « le Malade imaginaire faisant le mort pour esprouver l'amitié de sa femme ».

a été reproduit dans *Les Œuvres de Monsieur Molière* publiées par cet imprimeur, en 1675, sous la rubrique : *A Amsterdam chez Jaques le Jeune*. Les noms des personnages eux-mêmes sont dénaturés : Argan est transformé en Orgon, Purgon devient Turbon, Béralde Oronte, Béline Mariane, Angélique Isabelle, Toinette Cato, Louison Fanchon.

Un nouveau texte apparaît ensuite, toujours en 1674, dans deux éditions à peu près semblables, l'une portant la mention : *A Cologne, chez Jean Sambix ;* l'autre : *A Paris, chez Estienne Loyson*. Réimprimé en 1675 dans le volume ajouté aux *Œuvres de Monsieur de Molière* publiées l'année précédente chez Denys Thierry et Claude Barbin, en vertu du privilège accordé à Molière le 18 mars 1671, il se trouve également dans les éditions hollandaises du XVIIe siècle et dans celle de George de Backer.

Enfin, *Les Œuvres posthumes de Monsieur de Molière, imprimées pour la première fois en l'année 1682*, font connaître un *Malade imaginaire* « corrigé sur l'original de l'Autheur, de toutes les fausses additions et suppositions de scènes entières, faites dans les éditions précédentes ». Ce dernier texte, reproduit dans toutes les éditions de Molière, diffère du précédent dans les scènes VII et VIII du premier acte et dans le troisième acte tout entier qui sont précédés de cette note, répétée trois fois : « Cette scène entière [ou « Cet acte entier »] n'est point, dans les éditions précédentes, de la Prose de Monsieur Molière, la voicy restablie sur l'original de l'Autheur ». Malgré une déclaration aussi formelle, il est facile de voir que les deux versions sont bien de Molière. On trouve dans chacune « le style, l'embellissement, les jeux et le tour que ce grand homme sçavoit donner aux belles choses » (*Avis au Lecteur*, dans les éditions hollandaises) ; et aussi quelques taches qu'il aurait probablement corrigées, dans l'une ou l'autre, s'il avait présidé à l'impression de sa comédie.

Le texte de 1674-75 doit être celui de la version représentée en 1673 sur le théâtre du Palais-Royal, mais avec un changement fait, au lendemain de la mort de Molière, à la troisième scène de l'acte III : Les « Comédiens » y sont substitués à « Molière » ; au lieu de dire... « et quand il sera malade je le laisserois mourir sans secours... et je lui dirois crève, crève, cela t'apprendra une autre fois à te jouer de la Faculté », Argan conclut... « Je les attraperois bien quand ils seroient malades, ils auroient beau me prier, je prendrois plaisir à les voir souffrir... et je leur dirois : crevez, crevez, crevez, mes petits Messieurs, cela vous apprendra à vous mocquer une autre fois de la Faculté ». C'est le texte de la « copie » dérobée après le « décez du Sieur Molière » et, peut-être, lors du départ de La Thorillière. Au moment où il devint public par l'impression, la veuve de Molière et ses camarades, pour le discréditer, adoptèrent l'autre version des premier et troisième actes.

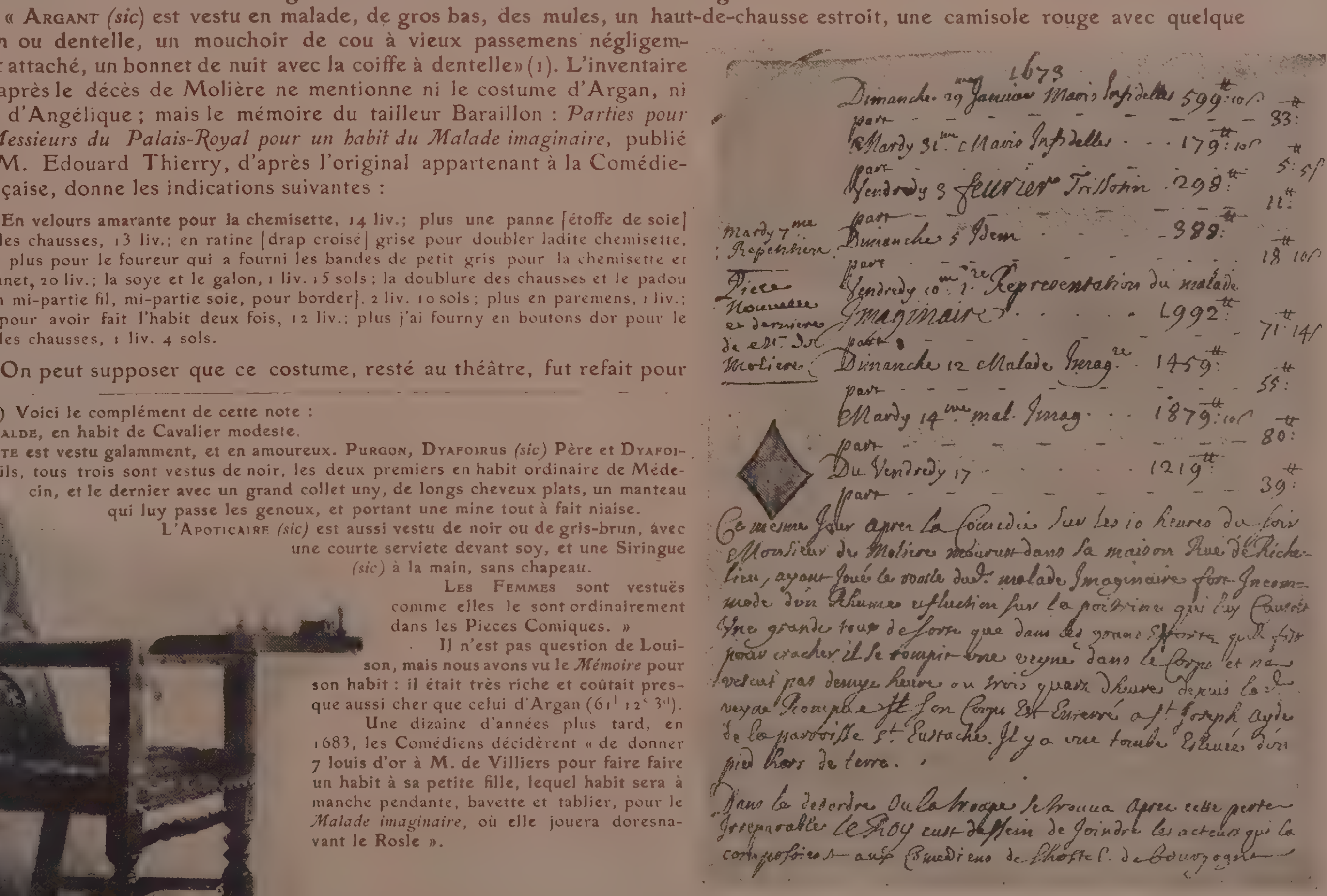
Arrivons au costume. On trouve dans l'édition fautive de 1674 et dans la plupart des éditions hollandaises contenant la version primitive, une note sur *la manière dont chaque personnage doit estre habillé*, et, par parenthèse, il semble bien que ce soit la plus ancienne indication de ce genre. Prenons seulement le costume d'Argan :

« ARGANT *(sic)* est vestu en malade, de gros bas, des mules, un haut-de-chausse estroit, une camisole rouge avec quelque galon ou dentelle, un mouchoir de cou à vieux passemens négligemment attaché, un bonnet de nuit avec la coiffe à dentelle » (1). L'inventaire fait après le décès de Molière ne mentionne ni le costume d'Argan, ni celui d'Angélique ; mais le mémoire du tailleur Baraillon : *Parties pour les Messieurs du Palais-Royal pour un habit du Malade imaginaire*, publié par M. Edouard Thierry, d'après l'original appartenant à la Comédie-Française, donne les indications suivantes :

En velours amarante pour la chemisette, 14 liv. ; plus une panne [étoffe de soie] pour les chausses, 13 liv. ; en ratine [drap croisé] grise pour doubler ladite chemisette, 6 liv. ; plus pour le foureur qui a fourni les bandes de petit gris pour la chemisette et le bonnet, 20 liv. ; la soye et le galon, 1 liv. 15 sols ; la doublure des chausses et le padou [ruban mi-partie fil, mi-partie soie, pour border]. 2 liv. 10 sols ; plus en paremens, 1 liv. ; plus pour avoir fait l'habit deux fois, 12 liv. ; plus j'ai fourny en boutons dor pour le long des chausses, 1 liv. 4 sols.

On peut supposer que ce costume, resté au théâtre, fut refait pour

(1) Voici le complément de cette note :
« BERALDE, en habit de Cavalier modeste.
CLEANTE est vestu galamment, et en amoureux. PURGON, DYAFOIRUS *(sic)* Père et DYAFOIRUS Fils, tous trois sont vestus de noir, les deux premiers en habit ordinaire de Médecin, et le dernier avec un grand collet uny, de longs cheveux plats, un manteau qui luy passe les genoux, et portant une mine tout à fait niaise.
L'APOTICAIRE *(sic)* est aussi vestu de noir ou de gris-brun, avec une courte serviete devant soy, et une Siringue *(sic)* à la main, sans chapeau.
LES FEMMES sont vestuës comme elles le sont ordinairement dans les Pieces Comiques. »
Il n'est pas question de Louison, mais nous avons vu le *Mémoire* pour son habit : il était très riche et coûtait presque aussi cher que celui d'Argan (61 l. 12 s. 3 d.).
Une dizaine d'années plus tard, en 1683, les Comédiens décidèrent « de donner 7 louis d'or à M. de Villiers pour faire faire un habit à sa petite fille, lequel habit sera à manche pendante, bavette et tablier, pour le *Malade imaginaire*, où elle jouera doresnavant le Rosle ».



1673
Dimanche 29 Janvier Maris Infidelles 599 # 10 s — part 33 #
Mardy 31me Maris Infidelles 179 # 10 s — part 5 # 5 s
Vendredy 3 feuvrier Trissotin 298 # — part 11 #
Dimanche 5 Idem 388 # — part 18 # 10 s
Mardy 7me Repetition
Vendredy 10me 1re Representation du malade Imaginaire 1992 # — part 71 # 14 s
Piece nouvelle et derniere de Mr de Moliere
Dimanche 12 Malade Imagre 1459 # — part 55 #
Mardy 14me mal. Imag. 1879 # 10 s — part 80 #
Du Vendredy 17 1219 # — part 39 #

Ce mesme Jour apres la Comedie sur les 10 heures du soir Monsieur de Moliere mourust dans sa maison Rue de Richelieu, ayant joué le roole dud. malade Imaginaire fort incommodé d'un Rhume et fluction sur la poitrine qui luy causoit une grande toux de sorte que dans les grands efforts qu'il fist pour cracher il se rompit une veyne dans le corps et ne vescut pas demye heure ou trois quarts d'heures depuis lad. veyne rompue et son corps est enterré a St Joseph ayde de la parroisse St Eustache. Il y a une tombe eslevée d'un pied hors de terre.

Dans le desordre ou la troupe se trouva apres cette perte irreparable le Roy eust dessein de joindre les acteurs qui la composoient aux Comediens de l'hostel de Bourgogne

Le fauteuil du Malade imaginaire.
Dessin de M. DUVIGNAUD, d'après le fauteuil original conservé à la Comédie-Française.

Page du Registre de LA GRANGE
signalant les premières représentations du *Malade imaginaire* et la mort de Molière



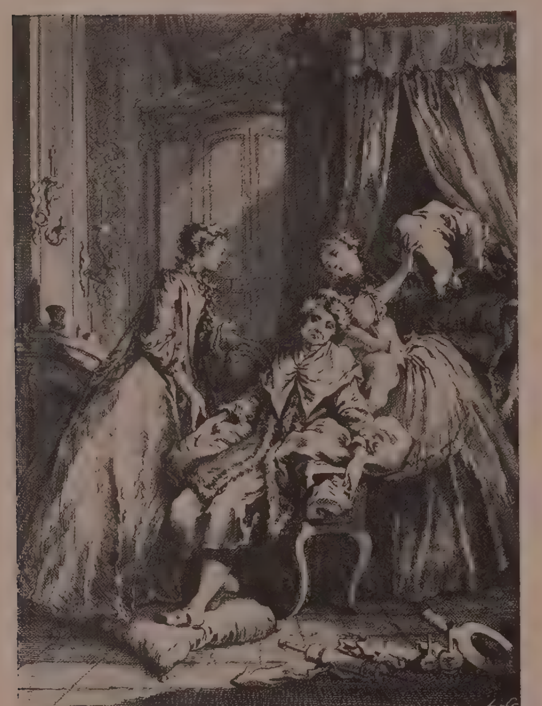
Cartouche placé sous un portrait de Bonneval (1742) représentant cet acteur dans la première scène du Ier Acte du *Malade imaginaire*.

La Thorillière — d'où la mention « avoir fait l'habit deux fois » — et devint la propriété de la Troupe, qui le paya.

La couleur des bas est connue par un mémoire de Pierre Desgroulx, marchand bonnetier à Paris, qui, le 3 mars 1673, fournit « une paire bas soye rouge... extra pour M. de la Tourillière », au prix de 16 livres.

Si l'on compare ces deux descriptions, on voit qu'elles sont pareilles, à de légers détails près, et il suffit de les rapprocher de la figure dessinée par Brisart et gravée par Sauvé, en 1682, pour constater que le costume d'Argan y est exactement représenté.

Examinez la gravure de Le Pautre, exécutée en 1676 pour rappeler la représentation du *Malade imaginaire* donnée, le 18 juillet 1674 (1), dans le jardin de Versailles, devant la grotte; la figure de Boucher, gravée par Laurent Cars, pour l'édition de 1734; le portrait de Gimat de Bonneval et la petite scène du *Malade imaginaire* qui l'accompagne, gravés par J.-B. Michel, d'après J.-G. Huquier fils, vers 1742; vous aurez la conviction que si Argan commençait la pièce en robe de chambre, il quittait celle-ci à la scène VI du premier acte, pour revêtir le « manteau fourré » demandé par Béline, manteau qu'il ne jetait pas avec les oreillers et gardait jusqu'à la fin. Seul, l'*Almanach* pour 1680, publié par N. Langlois, où l'on voit « Le Malade imaginaire faisant le Mort pour esprouver l'Amitié de sa Femme » pourrait faire croire que la robe de chambre était portée pendant toute la durée de la pièce. Dans cette dernière estampe, Argan est représenté, non pas avec un visage glabre, mais avec toute sa barbe, comme le veut la réplique de Toinette (III, XII): « Tenez, Monsieur, vostre barbe y peut beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un Médecin ».



Gravure de L. Cars, d'après Boucher, pour le *Malade imaginaire*. (Édition de 1734).

Passons maintenant au décor. Il se compose aujourd'hui d'une chambre aux murs nus percés de cinq portes. Le « Mémoire de la besongne de serrurerie » faite en 1673 par Jacques du Rivet « pour la Troupe de Messieurs les François, au Palais-Royal » va nous permettre d'entrevoir ce qu'il était autrefois :

> Premièrement, pour avoir faict dix huict double couples [charnières] et trente six clous rivée pour ferré les trois double porte et avoir faict l'espreuve, pour ce, 36 liv.; plus, pour avoir faict quatre embrassure pour les tringle qui porte la tapisserye, pour ce cy, 4 liv. 10 s.; plus, pour avoir ferré le grand chassis de la verdure, avoir fourny six couples, douze clous rivée et deux crochets, et deux pitons, pour ce cy, 5 liv.; plus, pour avoir faict deux tringle, de six pieds de long chacun, avec quatre pitons pour l'alcosve, pour ce, 5 liv.; plus, pour avoir faict six pitons à patte et six autres pitons pour l'alcosve, pour ce, 2 liv. 10 s.; plus, pour avoir faict quatre barre, de neuf pieds et demye de long chacun, avec huict crampons à patte et seize clous rivée, pour ce, 25 liv.; plus, pour avoir faict huict crochet, quatre d'un pied et demye de long, et quatre de huict poulce, avec huict pitons et huict lassets pour la verdure du fond du teastre, pour ce, 5 liv.

Il n'y avait donc que trois portes et elles étaient doubles, afin de mieux garantir du froid ; une tapisserie de verdure tendue sur un châssis — de trois mètres de large sur trois mètres de haut (?) — garnissait le fond du théâtre, où elle était accrochée ; et une alcôve fermée par des rideaux (2) maintenus par deux tringles, de deux mètres ou environ, complétait le cadre dans lequel se déroulait l'action de la comédie.

Le « Mémoire pour la décoration des pièces qui se représentent par les Comédiens du Roy, entretenus de Sa Majesté », commencé par Laurent Mahelot et continué par Michel Laurent, fait connaître la décoration de la même pièce à l'Hôtel de Bourgogne, en 1680, quelques mois avant la réunion de ses Comédiens à ceux de l'Hôtel Guénégaud : « Théâtre est une chambre et une allecôve dans le fonds... Il faut trois pièces de tapisserie de hautte lisse et des perches et cordes ».

L'installation est plus simple, mais analogue; et l'Hôtel n'ayant pas fait les frais d'un grand fauteuil à roulettes et à bras avec tablette, comme la « chaise à M. de Molière », ferrée par du Rivet, Argan, au premier acte, est assis dans une chaise ordinaire, et il a une table devant lui pour compter les parties de M. Fleurant.

Voici, pour finir, quelques lignes de M. Édouard Thierry, qui résument tout ce qu'il est possible de dire sur ce décor :

« Sans être *naturaliste* comme on l'est de nos jours, Molière cherchait la nature dans le décor aussi bien que dans l'homme.

» Le lit d'Argan c'est plus qu'un lit, c'est le nid de l'oiseau. Il y habite. Il y reste tard le matin et s'y couche le soir de bonne heure ; il s'y recouche souvent dans la journée. On peut croire qu'il y fait sa sieste, lorsqu'il est pris d'un léger somme après le repas. Il s'y plaît parce qu'il s'y plaint. Quand il y est, il se sent à sa place et dans son droit. Il est malade.

» Il n'a plus d'habillement que sa camisole de chambre, de coiffure que son bonnet de nuit, de chaussure que ses mules fourrées, de siège que son fauteuil. De son fauteuil il passe à son lit, et de son lit à son fauteuil, tour à tour. Il est malade.

» On ne se le figure pas plus sans son lit que sans son fauteuil et sa veste de chambre ; aussi Molière n'a-t-il voulu lui faire tort de rien de ce qui lui est propre. Il a mis son alcôve à deux pas de lui ».

A quelle époque cette alcôve a-t-elle disparu ? — Je ne sais, mais la tradition n'en était pas perdue en 1742 puisque J.-G. Huquier fils l'a dessinée dans la scène du *Malade imaginaire* (I, I : « Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade tout seul » ?) jointe à son portrait de Bonneval cité plus haut; et que Boucher ne l'a pas oubliée, en 1734, dans sa belle composition. Boucher, fort judicieusement, a même ajouté — existait-elle dans le décor de son temps? — une cheminée. Argan, qui prend tant de précautions pour se préserver du froid, ne devait pas négliger de se chauffer.

(1) Le *Registre* de La Grange porte cette représentation à la date du 21 août 1674, mais c'est une erreur.

(2) C'est là, à deux pas de lui, dans le « lambris » de cette alcôve, que se trouvent les « vingt mille francs en or » qu'Argan veut mettre « entre les mains de Béline (I, VII). — Mort, Béline et Toinette n'auraient qu'à rouler son fauteuil pour porter Argan « dans son lit » ; et, n'ayant pas à le conduire dans une autre chambre, elles pourraient d'autant mieux tenir « cette mort cachée » (III, XII).

Rideau de fond

5

4

3 C

B D

2

A E

1

Décor actuel du *Malade imaginaire*.

A. Cette porte conduit à l'office. — Toinette se tient de ce côté : « J'ai affaire la-bas » (III, IX). Si Argan n'était pas, comme l'a dit M. Pierre Laugier, « en état d'infériorité morale quand il s'agit de médecine et de santé », le fait de voir le « médecin passager » entrer de ce côté pourrait lui donner de la défiance. La communication intéri étant réservée aux familiers de la maison, le médecin devrait entrer et sortir par la porte E ; Toinette venant l'intervalle par la porte A, l'illusion serait plus grande. — Il faut supposer que la chambre d'Angélique est voisine c'est en passant par cette porte que Béline a « vu un jeune homme avec elle » (II, VII).

B. Cette porte ne sert pas dans la pièce.

C. La chambre de Béline et le reste de l'appartement sont de ce côté.

D. Cette porte pourrait-être celle du « petit cabinet » dans lequel Argan se retire pour procéder à son testa (I, VII) ; c'est derrière elle que Toinette fait cacher Béralde (III, XI). — Le texte dit : « Cachez-vous, vous, dans ce là. » Primitivement, Béralde restait probablement dans la chambre, caché dans un coin de l'alcôve; la tapisserie montée sur châssis, il ne pouvait se dissimuler sous ses plis comme semble l'indiquer l'*Almanach* de 1680.

Leurs Débuts

VII

TORIN

Le joyeux comique des Nouveautés est originaire de Chalon-sur-Saône. — « Je ne sors pas de la cuisse de Jupiter », nous disait cet excellent et modeste artiste — avec ce bon sourire si aimé du public parisien — « je suis d'une famille d'ouvriers et « je suis allé à l'école communale jusqu'à douze ans. Fait important ! Je naquis dans la « maison du théâtre ! Mes parents vinrent à Lyon quand j'avais trois ans ».

Cl. Alph. Bernoud.



Torin à 18 ans.

Dès qu'il fut en âge de gagner sa vie, on plaça le jeune Torin dans le commerce, dans la nouveauté. Il n'y mordit guère. Dame ! il était au rayon de la triplure et la triplure le dégoûtait ! Il en vendait un mètre tous les huit jours ! Le patron de la *Ville de Strasbourg* — le magasin en question — navré de voir son commis obtenir de si piètres résultats, décida de lui confier un éventaire contenant des porte-monnaie à neuf et treize sous, puis de l'envoyer dans les cafés et brasseries placer sa marchandise. Tête de notre gamin et sa honte ! Il se garda bien de se risquer dans les établissements désignés et, comme il avait quelques économies, trois francs cinquante, il s'acheta des porte-monnaie qu'il donna à sa mère, à sa tante, à ses camarades ; bref, il se lança dans les cadeaux. Le soir même, le négociant lui adressa des compliments et des encouragements. — « Tu vois, ça marche ! Aujourd'hui, tu en as vendu pour trois francs cinquante ; demain tu en vendras pour cent sous ! »

Le commerce des porte-monnaie s'arrêta là. L'ex-calicot fut placé en apprentissage dans la carosserie, deux ans, puis dans la sellerie, un an et demi.

Cl. Alph. Bernoud.

Torin, rôle du garde-champêtre, de *Paillasse*, au Théâtre-Bellecour, à Lyon.

Nous arrivons à ses débuts au théâtre. Tout jeune encore, n'ayant pas beaucoup plus de quatorze ans, il fréquentait les artistes du Casino. Un soir, le souffleur manqua. On vint à lui : — « P'tit Boulot ! (notre ami n'a jamais été maigre) P'tit Boulot ! tu vas le remplacer ! » Et il le remplaça. Mais souffler n'est pas jouer. Il vit une affiche émanant du théâtre (?) des *Montagnes gauloises* (quai de Saône), par laquelle on demandait des artistes amateurs. Torin s'y présenta bravement.

— « Que voulez-vous jouer ? » lui demanda l'administrateur, un certain Allard qui, de sa profession, était porteur de journaux. — « Les ivrognes », répondit le candidat. Et il chanta *Ma petite chopinette*, une vieille chanson de Bourgès. Après l'audition : — « Ce n'est pas très drôle », prononça le juge suprême. L'autre répliqua sans se déconcerter : — « Vous verrez ça, quand j'aurai du rouge sur le nez ! » Il fut engagé et débuta sur la scène de ce petit théâtre d'amateurs où l'on représentait des drames, des vaudevilles et des comédies. Chose énorme ! Il fut le seul à qui l'on offrit des appointements. Il avait pour jouer Grinchu, de *Nos bons villageois*, cinq francs... le dimanche !

Il passa aux Folies-Lyonnaises, que dirigeait Marcel (un des créateurs de l'*Œil crevé* et qui fut longtemps régisseur de la Scala de Paris). Il s'essaya dans nombre de pièces : la *Boîte à Bibi*, le *Cabinet Piperlin*, *Coco*, avec Huguenet, dans des opérettes, etc. M. Simon père, le directeur des Variétés de Marseille, vint à Lyon donner des représentations au Théâtre-Bellecour. Il lui manquait quelqu'un. Marcel lui prête son jeune artiste qui paraît dans *Paillasse*. Comme émoluments, la direction lui allouait zéro franc, zéro centime ; mais il touchait en qualité de pensionnaire du Conservatoire Guimet et d'élève-choriste pour le théâtre 22 fr. 50 chaque semaine. Son passage au Conservatoire de Lyon fut illustré par un second prix d'opéra-comique. Il concourut dans *Rigoletto*, rôle de Rigoletto. Torin-Rigoletto ! Ce ne devait pas être banal ! Il nous avoue timidement que cette récompense dut lui être décernée par sympathie, car il ne travaillait guère et ses professeurs lui conseillèrent gentiment de s'orienter vers la comédie. Il figura dans les chœurs du *Roi de Lahore*, dans *Siéba*, le ballet de Manzotti, que l'on vit à Paris, à l'Eden-Théâtre ; dans ce dernier ouvrage, il représentait la *Lime* et exécutait l'imitation de cet outil. O gloire des planches !

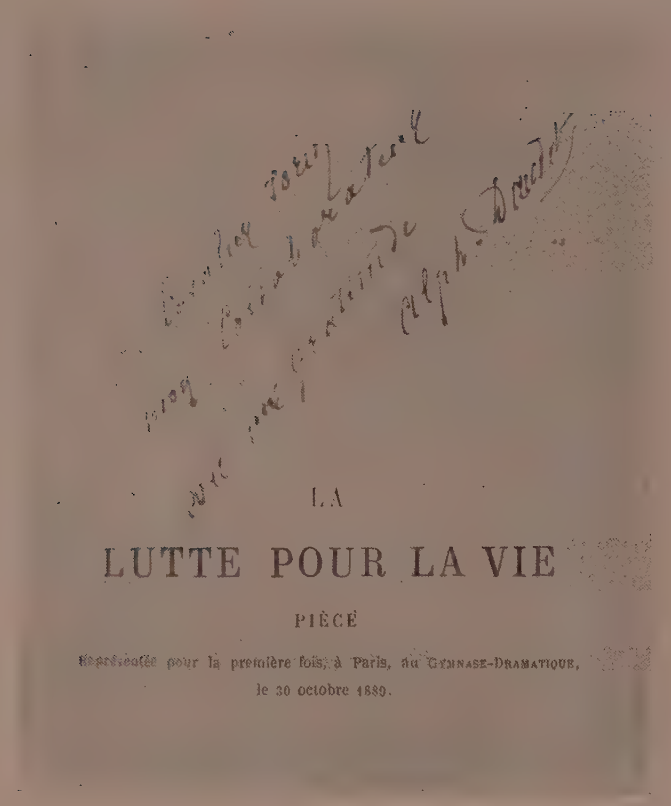
Cl. Paul Lenief.



Torin
dans une tournée Sarah Bernhardt (1883).

Torin, toutefois, avait, paraît-il, une assez jolie voix. Il la perdit en 1885, au Gymnase, à la suite d'une émotion. Il doublait Dubroca, dans la *Doctoresse* ; il eut tellement le *trac*, qu'au deuxième acte, un terrible enrouement le prit et qu'au troisième il était complètement aphone.

Revenons à Lyon. M. Simon père, avec Sarah Bernhardt, y donne une nouvelle série de représentations au Grand-Théâtre. Torin met sa montre *au clou*, touche trois francs et se paie une stalle de galerie. A la sortie, M. Simon l'aperçoit. Il apprend l'histoire, lui glisse dans la main cent sous pour dégager sa *toquante* et lui dit de venir le voir à son prochain voyage. Ce que Torin n'a garde d'oublier. Il est engagé. Il joue dans *Divorçons* le rôle de Numès ; dans le *Maître de Forges*, avec Jane Hading, celui de l'ouvrier Gobert. Il part en tournée avec Sarah Bernhardt (*Fédora)*, en qualité de troisième régisseur. C'est lui qui était chargé des malles. Quand un commissionnaire demandait trop cher pour les


LA

LUTTE POUR LA VIE

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, au Gymnase-Dramatique,

le 30 octobre 1889.

Dédicace mise par Alphonse Daudet sur un exemplaire de la *Lutte pour la vie*, qu'il donnait à Torin.

porter, il l'envoyait promener et les chargeait lui-même sur ses épaules. De 1881 à 1885, l'Ambigu fut administré par M. Simon, dont Sarah Bernhardt était l'inspiratrice.

Sous cette direction, furent représentées les *Mères ennemies*, de M. Catulle Mendès. Torin y joua rarement, même des petits rôles ; en réalité, il y fut garçon de bureau. Il rappelle avec une bonhomie charmante que l'illustre comédienne, tous les soirs, se faisait monter, dans sa loge, du champagne et des huîtres et que, *toujours*, elle en laissait une demi-douzaine qui, bien entendu, n'était pas perdue. Dans un grand dîner, chez M. Simon, il vit Victor Koning, alors directeur du Gymnase. Le lendemain, s'armant de courage, il alla jusqu'au cabinet directorial et, sur le pas de la porte, il offrit de remplacer... Saint-Germain, qui venait de quitter le boulevard Poissonnière. Sa proposition lancée d'une voix étranglée, il se sauva dans les escaliers. Le garçon courut à sa poursuite en lui criant de revenir dans trois jours. Torin n'en dort plus. Sapristi ! il serait donc accepté ! S'il pouvait signer un engagement de cent cinquante francs par mois ! Cent cinquante francs ! Ce serait le rêve ! Ce serait la fortune ! Les trois jours se sont écoulés. Koning lui signe un engagement de deux cent cinquante fr. ! Deux cent cinquante fr. ! Torin saute de joie et se précipite dans tous les cafés de comédiens pour montrer le fabuleux papier. La médaille eut son revers. Pendant plusieurs années, il ne joua que des pannes ! Cependant, ce fut une panne qui le mit en relief. Il figurait, pour ainsi dire, dans *Struggle for life*, d'Alphonse Daudet. Lui et son camarade Debray, qui, je crois, dirige une fabrique de courroies, représentaient deux chasseurs à cheval, n'ayant nulle réplique à prononcer, un mot à peine. Ils s'étaient mêlés à une caravane qui visitait un château historique et le gardien leur tendait un album sur lequel le cavalier Torin devait écrire quelque chose. Le jeune acteur sentit qu'il y avait là un effet à produire et trouva le mot de situation. Il alla trouver Koning et voulut lui expliquer sa *tradition*. Le directeur ne le laissa pas terminer : — « Alors quoi ! vous voulez collaborer avec Daudet ? » Torin ne se découragea pas ; il aborda l'auteur de *Sapho*. — « Mon petit ami, lui répondit doucement le maître, vous essaierez votre tradition à la centième ! » Il le vit partir si penaud, si désolé, que Daudet, qui était la bonté même, le rappela. — « Eh bien ! vous la direz à la répétition générale. » A la répétition, le résultat fut étonnant. Daudet qui, pourtant, était déjà malade, grimpa au cinquième étage où s'habillait Torin et lui offrit toutes ses excuses ainsi que tous ses compliments. Telle est l'origine de la dédicace écrite sur la brochure. Daudet était tellement enthousiasmé que, le lendemain, il exigea une répétition pour Torin avec Lagrange qui jouait le concierge-chef. L'effet en question était tout simplement celui-ci : Sur le registre, le cavalier écrivait, en prononçant tout haut : *Plus que neuf cent treize jours à faire !* Toute la presse, toute la critique s'occupa de Torin, dont on ignorait le nom la veille. Ce fut certainement le point de départ de la réussite du jeune comédien. Il fut ensuite très remarqué à l'Ambigu où, prêté par la direction du Gymnase, il créa, dans *Gigolette*, le personnage du garçon coiffeur.


M. Torin
à l'Ambigu, dans le *Train N° 6* (1893).


M. Torin
à l'Ambigu, dans le *Train N° 6* (1893).

Enfin, le rôle d'Hercule, dans *Famille*, le mit tout à fait en évidence. Aujourd'hui, Torin est un de nos meilleurs artistes ; il a, chose rare, une force comique naturelle qui empoigne la salle dès qu'il entre en scène. Sa bonne figure, sa gaîté communicative ont une action rapide sur les spectateurs ; de plus, son jeu fin et la simplicité des moyens qu'il emploie pour obtenir l'effet, lui assurent la grande autorité qu'il a acquise à Paris.

Eugène HÉROS.

Cl. Ch. Barenne.


M. Torin, lors de la fondation des " Increvables "





Théâtres à Côté

LITTLE-PALACE

En attente de *Nuit de Noël,* joli mimodrame de MM. Berteyle et Cortès, ordonné pour les précieuses qualités de Mlle Otero et de M. George Wague, le coquet théâtre de la rue de Douai poursuit la série interrompue des représentations de *Narcisse*, avec M. Sevestre remplaçant M. Ch. Lamy, dans le facétieux emploi de la laideur. De même que son prédécesseur, le nouveau singe a de l'esprit, et le prouve, non seulement dans la comédie de MM. Meylan, mais encore à l'exercice de *Miss Fauvette,* opérette nouvelle de MM. Michel Carré et Ludo Ratz, dont la fantaisie lui permit de se travestir en chanteuse de concert provincial, de roucouler, minauder, de dessiner enfin une joyeuse caricature, bébête et court vêtue. Dans sa petite garnison, le lieutenant des Cervoises est très malheureux ; le sexe fait défaut. L'arrivée de Miss Fauvette est donc accueillie comme une aubaine, aubaine maigre, sèche, idiote, mais... faute de grives... on prend des fauvettes. Lorsque survient Marcelle, l'amie d'un réserviste, sur laquelle le lieutenant s'emballe, délaissant Fauvette, flanquant quatre jours au *réservoir* ; prêt à tout pour se faire aimer. Le plaisir est proche, le plaisir... et, aussi, le capitaine Bertal, un don Juan qui, en deux temps, trois mouvements, met des Cervoises dans l'obligation de faire demi-tour vers Fauvette. Des Cervoises, c'est M. Tauffenberger, toujours drôle et bien ténorisant ; Marcelle, c'est Mlle Moïna Rody, fort agréable ; Mouton, le réserviste, M. Ferny, amusant. M. Rachem, garçon de café, sait pousser à toutes les consommations.

M. Couture. - Studia-Lux.



M. Sevestre, dans *Miss Fauvette.*

High life transatlantic, que MM. Duthil et le marquis de Thuisy contèrent plaisamment, est l'histoire d'une bande de pickpockets réunis sur un paquebot et qui se dévalisent réciproquement. Cette noble compagnie, trahie, sans doute, par le sourire de Mlle A. Millet, reçoit, au débarquement, l'accueil sympathique d'un commissaire spécial, moins chaleureux, cependant, que celui réservé à Mlle Corciade dans *Coucher seule*, où elle apparaît en un dévoilement suggestif, pour l'épanouissement du plus brun et plus joli des charmes.

Et le rideau se relève sur un charmant décor Empire, encadrant Mlle Suzy Deguez, dans une toilette ravissante. De sa grâce exquise, elle anime le tableau de David, représentant Mme Récamier étendue nonchalamment dans sa chaise longue, rêvant cependant qu'une musique la berce d'une mélodie lointaine... La vue d'une statuette grecque lui suggère de se draper et de danser selon l'antique. Mais elle ne résiste pas au désir d'exécuter des pas plus en harmonie avec sa nature enjouée. Nous assistons ainsi à l'exécution d'une gavotte délicieuse, où se révèle un talent tout personnel. Et nous assisterions à d'autres manifestations agréables si..., tout devant avoir une fin, Mme Récamier ne devait se vêtir pour se rendre aux Tuileries. *Souvenance du Directoire* doit sa mise en scène à M. Georges Wague. J'en ai apprécié l'habileté.

THÉATRE-MODERNE

Un drame effrayant, signé de Lorde — naturellement ! — et Montignac. Il s'intitule *Sur la dalle* et se passe à la Morgue. Rien n'ayant pu arracher les aveux d'un misérable, un greffier prépare certaine mise en scène et met, à portée, une bouteille d'absinthe — qui en cinq minutes, fait meilleure besogne que le juge : sous l'influence de l'alcool, l'assassin s'apeure et avoue. Excellente interprétation de M. Paul Darcy, vraiment adroit, et de MM. Prika et Duvelleroy. Le protéïsme de ces artistes est digne d'éloge, car je les retrouve, non moins bons, dans *Entre eux*, comédie de M. Max Maurey, dont ils accentuent le succès, en compagnie de Mlles Lola Noyr et Marcelle Barry. Leur action n'est pas morale, mais combien comique ! C'est l'entôlage, qui consiste à faire d'un mari le docteur chargé de soigner Madame et d'évincer l'amant de rencontre... lorsque celui-ci a réglé... une facture.

Ces deux pièces engageraient à aller au Moderne, mais on y donne encore une gentille comédie musicale de MM. Gastambide et Villain, l'*Amour défendu*, et une revue capricante de MM. Codey et Boyer, dans lesquelles Mlle Suzette Nelson met toute sa joie débordante et communicative, M. Philippon, infiniment d'entrain et M. Darcy plus que sa bravoure et sa haute taille.

Henry FRANSOIS.

LE THÉÂTRE DANS LE MONDE

M. Couture. - Studia-Lux.

Mme LAURANCE DULUC, dans le *Petit Abbé*.

Utile dulci semble être la devise de beaucoup de nos grandes mondaines, qui se souviennent que si l'hiver est le moment du plaisir, il est aussi la saison cruelle aux miséreux, et elles veulent que leur joie fasse écho là où souvent on pleure.

La *Comédie-Charitable* vient de donner ses spectacles mensuels au bénéfice de trois familles pauvres. Ravissant programme : *Miss Cherry*, amusante fantaisie de M. Michaud d'Humiac, la *Duchesse Martin*, de Meilhac, et *Mouton*, l'acte fou de Bisson, ont été interprétés par les dames patronesses de l'Œuvre et MM. le comte de Neuilly, marquis de l'Église, R. Vignat, A. Robillaud, etc., etc. Grand succès pour tous.

M. Couture. - Studia-Lux.



Hélène Vacaresco

Très beau concert au profit de l'enseignement moderne. Nous applaudissons la comtesse de Maupou, la baronne Robert Le Lubez (qui, l'année dernière, chanta si délicieusement la *Rencontre imprévue*, de Gluck, à la salle Mors), Diémer, de Lausnay, etc., etc.

Dernièrement, Mme Béquet de Vienne réunissait ses amis pour leur offrir une fête comme elle seule sait les organiser.

Bien que cette femme exquise ne veuille pas qu'on parle d'elle, je lui demande pardon si j'enfreins sa volonté, mais elle est une si admirable figure, que je dois soulever un moment le voile qui la cache, où, derrière cette transparence qu'illumine la flamme vivace de son immense bonté, la laisser apercevoir à ceux qui ne la soupçonnent pas. Fondatrice de l'Œuvre de l'Allaitement Maternel, pour laquelle a été organisée la grande loterie connue dans toute la France, Mme Béquet de Vienne est aussi la créatrice des refuges-ouvroirs pour les femmes enceintes. Cette œuvre est prodigieusement belle, et j'y voudrais consacrer un volume.

La fête, dont je parlais en commençant, réunissait toutes ses protectrices ; le programme, délicat, fut très écouté et applaudi. C'est d'abord Mme Thénard qui, sous ses jolis cheveux qui s'argentent, est l'interprète émouvante de Jeanne Marni. Comme les *Fins d'artistes* sont d'une dure vérité. Puis, c'est Devriès, à la très belle voix, M. Jan Reder, Mlles Claire Blot, Protopopove, une bien intéressante chanteuse russe, puis le délicat compositeur Weingaertner, qui interprète sa musique faite sur les *Ballades roumaines*, d'Hélène Vacaresco, dites par Mme Nancy-Vernet qui, en costume national roumain, dans un décor très local, nous donne une senteur du pays dont elle compte les légendes. L'accompagnement de violon et harpe est comme l'enveloppement de cette prose poétique.

Mme Béquet de Vienne est entourée par ses amis affectionnés qui font cour autour de cette souveraine de la charité !

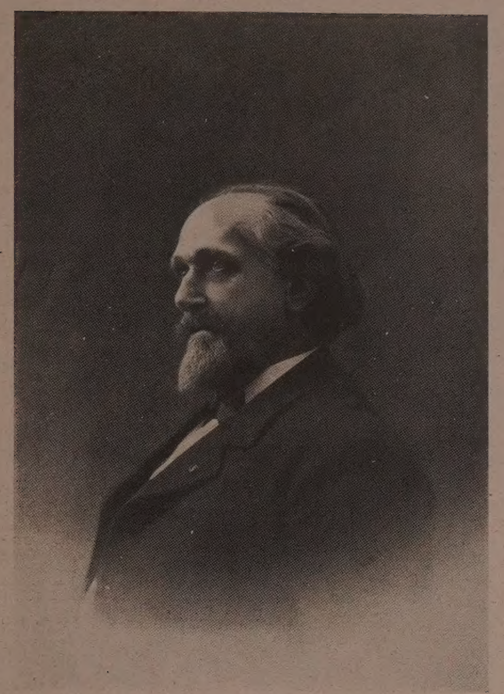
Quelles chambrées superbes chez M. et Mme Alfred Duquesne qui ont réuni leurs amis pour leur offrir un ravissant vaudeville de Paul de Kock, joué par les artistes de la Comédie-Française dans un décor montrant un intérieur 1830 éclairé par un rayon de lune. Le *Commis et la Grisette* a été enlevé avec une fantaisie charmante par MM. Croué et Brunot ; Mlle Ranval a détaillé avec une rare perfection un amusant rondeau, et Mme Amel a ravi tous ses auditeurs par la

M. Couture. - Studia Lux.



Mme NANCY-VERNET, interprète des *Ballades roumaines*.

M. Couture. - Studia-Lux.



M. F.-A. Weingaertner.
Violoniste, auteur de la musique des *Ballades roumaines*.

souplesse de son talent et la manière personnelle dont elle a fait revivre la grisette d'antan.

C'est avec un bien grand plaisir qu'on a retrouvé la baronne de Bourgoing, qui n'est autre que la délicieuse Reichenberg. Il est regrettable de songer qu'une pareille artiste ait si tôt quitté la scène. Merci à M. et Mme Duquesne, qui nous ont fait entendre ce chant cristallin dont le souvenir est toujours là, dans l'oreille.

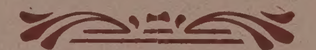
Joli Saxe que Mme Duluc en *Petit Abbé*. Elle est toute délicate, et on voudrait la poser sur un coussinet de satin; elle chante... (aussi bien que ses plumes, disait l'Anglais), qui voulait exprimer que l'oiseau était aussi agréable à entendre qu'à regarder ! Puis les *Ballades roumaines*, et à la harpe M. Carlo Salzedo qui prête au maëstro Weingaertner et à Mme Nancy-Vernet l'appui de son beau talent.

Quelques jours après, ce sont les petits-enfants de M. et Mme Alfred Duquesne qui, chez grand'père et grand'mère, reçoivent leurs jeunes invités et leur offrent un programme amusant, un goûter délicieux et de jolis souvenirs de la matinée.

Aujourd'hui, c'est une pièce de Matrat : *Pierrot capitaliste*, aimable critique des progrès actuels interprétée par l'auteur et sa femme, j'ai nommé Mme Amel, Colombine toujours spirituelle et Mlle Ranval, très fine en Arlequin.

Chez Mme Duquesne, on rencontre le Tout-Paris mondain et artistique, et ses réunions sont des plus courues.

NANCY-VERNET.



Le Théâtre au Palais

On se souvient encore des affiches qui tapissèrent, il y a près de deux ans, les murs de Paris, représentant une japonaise extrêmement parisienne et qui n'était autre que Mlle Jane Derval. Elle portait ainsi, sous les yeux des badauds étonnés, l'irrésistible réclame qui devait profiter à la Revue des Folies-Bergère, qu'elle jouait alors, et peut-être aussi à sa réputation personnelle qui, pour être depuis longtemps établie, ne semble jamais souffrir d'un nouveau coup de vernis.

Mais, hélas! si la japonaise des Folies n'a pas les yeux bridés, sa bourse ne se débride jamais, et elle refusa de payer l'impression des cinq mille affiches; on plaida, et comme Mlle Derval n'avait pas écrit pour commander les affiches et qu'on ne put trouver la preuve de sa volonté, c'est le seul qui était désintéressé dans la question, c'est le pauvre dessinateur, M. Defeure, qui paiera mille sept cent trente francs d'impression pour un joli dessin, qui n'est pour lui qu'une tardive réclame, il faut espérer que la sympathique reconnaissance de Mlle Derval lui fera oublier le prix de l'édition...

Moins en veine que Mlle Derval, Mme Clémence de Pibrac réclamait 4.000 francs à un fils de famille affligé d'un conseil judiciaire. Mais devant les tribunaux, elle n'est plus la dernière descendante des Pibrac, elle prend pour l'adaptation au milieu le nom qui peut faire le plus d'impression sur les juges, Mme Procureur.

Or, Mme Procureur se trouvait au Bois, un jour de cet été, quand un ami, M. H. Delorme, lui demanda quatre mille francs, dont il avait immédiatement besoin. Clémente (par son nom de théâtre) aux douleurs humaines, pouvant aisément lui procurer ce qu'il désirait (par son nom judiciaire) Mlle de Pibrac remit les quatre mille francs contre deux billets signés de Delorme.

Malheureusement, le pauvre garçon était mineur, ce dont elle ne se serait jamais douté, et, devant les juges, excipant de sa minorité, le débiteur refusa de restituer les quatre mille francs, prétendant aussi subsidiairement qu'ils n'avaient pas été versés, ce qui n'était pas très délicat de sa part. Me Couradin démontra en vain à des juges trop sévères combien sa cliente, qui est une riche propriétaire, qui fait courir, etc., avait été complaisante et bonne de prêter, par pure bonté d'âme, quatre mille francs : ah! n'insultez jamais une femme qui prête. En vain donna-t-on la lecture de deux exquises lettre de Liane de Lancy et de Suzzano qui ont vu la scène. And How ! (comme on dit en Angleterre). Rien n'y fit, le Tribunal se prononça, le 8 février, et repoussa la demande de Mme Procureur, dite Mlle Clémence de Pibrac, à cause de l'état de minorité de son débiteur.

Voilà encore une femme qui ne se laissera plus taper.

Or, en 1905 nous prîmes Pékin... telle était le début des observations que Mlle Bronat, Valentine, faisait entendre au tribunal, afin d'expliquer son départ subit du théâtre des Gobelins.

Mais la prise d'assaut de la capitale de la Chine ne pouvait s'effectuer sans accidents, tous les figurants étaient convoqués et chaque soir la lutte était grave. Mlle Bronat concourait à la prise de Pékin, mais dans l'instinctif élan de la dernière charge, elle ne compta pas avec le parquet humide de la scène, elle fit une chute. Pleine de courage et d'abnégation, malgré les douleurs d'une blessure qui n'avait heureusement rien de mortel, elle planta le drapeau tricolore sur les remparts effondrés de la ville, alors seulement elle quitta le théâtre... de ses exploits, et, se retirant dans sa tente comme un autre Achille, elle lança une assignation à ses directeurs pour leur réclamer 500 francs de dommages-intérêts.

Ceux-ci traitèrent ses arguments de « chinoiseries » et lui demandèrent 2.000 francs pour rupture d'engagement. Nous verrons si le tribunal estimera à sa juste valeur le courage de l'héroïne des Gobelins.

Au Vaudeville, Mme Marthe Regnier se plaint de M. Porel. Celui-ci, en effet, avait fait constater, par huissier, son absence aux premières répétitions du *Bourgeon*, et comme la confiance ne règne pas dans ce théâtre, elle a cru prudent de prendre les devants et de demander aux tribunaux la nomination d'un expert qui constaterait que c'est son état de santé seul qui l'a empêché de se rendre au Vaudeville. Et les juges n'ont pas hésité à faire droit à sa demande, et combien je les comprends; on ne saurait, sans mauvaise grâce, rien refuser à Mme Marthe Regnier.

Me Adrien PEYTEL.

Dessin de A. Loir.



Au Palais de Glace.

Chronique des Sports

AU PALAIS DE GLACE

Plus brillants que jamais, par cet hiver qui n'en est pas un, les beaux dimanches du Palais de Glace — suite obligée des five-o'clock de l'Élysée-Palace !

Jusqu'à cinq heures, fillettes et jeunes gens, débutants ou déjà confirmés, glissent en cercle sous l'œil attentif des mamans qui gardent fidèlement les tables et le goûter, point de ralliement obligatoire !...

Cinq heures, changement à vue... La jeunesse disparaît en se faisant prier, abandonnant à regret l'agréable exercice d'un sport délicieux qui dilate la poitrine, permet un flirt discret et met aux joues de fraîches couleurs naturelles.

Progressivement, clubmen et mondaines emplissent le promenoir, occupent les bars et les tables... toutes réservées, si l'on en croit les étiquettes qui les affublent !

Aux vestiaires, c'est la bousculade froufroutante... et par les portes entr'ouvertes aux regards curieux, de gais propos, d'alléchantes invitations. Sur la trop étroite piste du promenoir, où l'on essaye de circuler, en réussissant surtout à s'écraser, de gracieuses silhouettes se faufilent, jouant avec autorité de coudes grassouillets, plus grandes que de coutume, mais accusant à peine la difficulté de marcher sur les fines lames nickelées de leurs patins.

La piste glacée, un moment presque abandonnée au sexe laid et quelque peu assombrie malgré l'éclatante lumière qui la caresse, s'illumine tout d'un coup. L'orchestre électrique — voilà bien le remède contre les grèves de musiciens — entonne, sous la conduite de son unique et solennel *manager*, une valse entraînante ; les claires toilettes s'élancent, se groupent harmonieusement, se lient aux sombres vêtements des professionnels ou des amateurs trop heureux de s'offrir, glissent, virent-voltent, valsent, rient et tombent quelquefois, toujours avec une grâce exquise et séduisante aux profanes ! Il est vrai que les jupes courtes et les dessous unicolores... mais cela n'est pas du sport.

Parmi les habiles patineuses, de temps en temps Mlle Polaire, dont les costumes blancs et l'incomparable maîtrise font toujours sensation ; Mlle L. Guett... et tout autour, parmi les habituées, Mlles Angèle Héraud, B. de Marcigny, N. Février, etc...

Sept heures sonnent, le mouvement s'éteint. C'est à la sortie que l'on se bouscule. Au dehors, dans la brume froide qui rougit les feux des voitures et des autos, le flot pressé des équipages enlève rapidement toutes les élégances emmitouflées et les emmène vers un joyeux dîner. A l'intérieur, des employés galonnés envahissent la piste et se hâtent de la rajeunir pour la séance du soir... Quelques rares dilettanti s'attardent, s'arrachant avec peine aux séduisantes visions qu'ils ont dues à ce sport exquis aussi salutaire à ses adeptes qu'attirant pour les spectateurs, car la Parisienne qui le pratique, grisée par la sensation d'une vitesse qui est presque un vol, y développe toutes ses grâces, et toutes ses séductions. Qui ne peut y toucher a la ressource de regarder et d'admirer... C'est parfois la meilleure part !



Après s'être offert plusieurs matinées privées très suivies et toujours élégantes, le *Club des Patineurs* a donné son précieux concours au grand gala patroné par les *Sports* et le *Journal*, organisateurs aussi féconds qu'habiles.

Ce fut le samedi 17 février, une fête inoubliable. Sous les flots d'harmonie que déversait « celle » du *Journal*, dans l'étincelant encadrement des guirlandes lumineuses, valsaient, s'entremêlaient les groupes enthousiastes de patineurs et de patineuses, sous les yeux de la foule, plus dense et plus élégante que jamais, de spectateurs charmés... je parle des heureux qui occupaient ou approchaient les tables délicieusement fleuries... ou grincheux ; pardon, pour ceux qui ne pouvaient voir que peu de choses, ou même rien !

Trois coups de gong... on en a mis partout cette année... annoncèrent le commencement de la fête ! Ce fut d'abord le triomphe inattendu de notre équipe du *Club des Patineurs*, gagnant la Coupe de Paris sur le team anglais du *Prince Ice's Hockey Club*, champion d'Europe. Puis le concours de valse et de mousselines légères par deux couples à la fois, dont le prix échut à Mlle Suzanne de Binville ; des courses de jolies femmes et un concours de figures sur la glace pour messieurs ! Un inénarrable match de boxe anglaise entre *Marc Gaucher* et *William Huggins*... beaucoup plus gai et moins brutal que celui du Casino, au mois de décembre dernier, et une lutte à la corde par équipes... qui fut épique !

Il était quatre heures quand on s'est séparé !

P. S. — Comme il est prescrit pour toute fête des patineurs, la glace a fondu... Aux Champs-Elysées, on est une glace bien élevée, et on a attendu le lendemain dimanche..., mais c'était complet !

JEAN DYDE.

Dessin de A. Loir.



Au Palais de Glace.



Les Tréteaux de la Mode

Le moment est venu de jeter un coup d'œil sur les nouveautés que la scène vit défiler cet hiver et en tirer d'utiles pronostics pour la saison qui va commencer.

De tous côtés, les maisons de couture, pareilles à des ruches en travail, préparent des merveilles, merveilles dont le secret est jalousement gardé jusqu'aux premiers jours du Concours hippique, qui les verra éclore.

Mais, ainsi que nous le disions plus haut, les pronostics ne sont pas défendus et les indiscrétions recueillies çà et là les étaieront.

Commençons donc.

L'Empire, tant porté cet hiver, se fond communément en tuniques ajustées, uniquement composées de jupes-corselets, moulant la taille, desquelles une blouse ouvragée s'échappe. Parfois, un boléro court accompagne ces tuniques. Forme gracieuse, sans contredit, dont le seul tort est d'avoir tenté à la fois nombre d'élégantes, ce qui fait qu'on en voit déjà à la ville, au concert, dans les réunions charitables. Le genre tailleur lui-même s'en est emparé, et ces gaines adorables, triomphe des tailles rondes et souples, deviendront bientôt si communes que la haute mode s'en débarrassera sans retour.

Une autre nouveauté dont on peut hardiment parler sans crainte d'être mauvais prophète, est le retour aux jupes garnies. La robe souple, simplement piquée ou ornée de straps, à peine apparents, a vécu pour faire place à la jupe moins ample de tour, mais toute froufroutante de volants, de plissés, souvent les deux mélangés, surmontés de larges biais, dans le genre de ce qu'on faisait vers le début du second Empire, et plutôt encore, vers l'époque où vivait la *Cousine Bette*, à qui nous devons, paraît-il, cette rénovation.

Certes, ces garnitures ont de l'allure, font ressortir la finesse de la taille et l'élégance du buste, mais ne sauraient convenir qu'aux femmes grandes et très élancées ; tandis que les corselets princesses, dont je vous parlais tout à l'heure, ont le mérite bien rare de convenir en même temps aux élégantes de belle taille et aux très petites femmes dont elles allongent la silhouette d'une manière très appréciable.

M. Couture. - Studia-Lux.



Mlle Jeanne Iung, du Théâtre-Molière.
(Chapeau de CARLIER).

Ce printemps verra triompher la manche courte déjà très prisée cet hiver pour les toilettes de visites, mais dont nous ne pouvions juger toute la faveur, empêchés que nous étions par les manteaux et les énormes manchons dont s'accompagnaient nos atours. Les gants, par une innovation fort gracieuse, sont de peau souple plissée et façonnée comme de l'étoffe. Pour la ville, ils se font en blanc mat, très voyants par conséquent, tandis que les teintes suède et paille ont tous les suffrages pour le théâtre ou la soirée.

Ces plaisirs mondains vont, d'ailleurs, subir un léger temps d'arrêt. Nous sommes en carême, et, comme tous les ans, les prédicateurs font une concurrence sérieuse aux spectacles frivoles.

Cette année, entre autres, beaucoup de très grandes dames ont adopté le noir comme nuance de prédilection pour les toilettes, de tout temps très effacées, qu'il convient de porter au sermon. Les grands voiles de tulle de soie dont s'auréolent les coiffures endeuillent fort délicatement les beautés blondes des nobles habituées de la Madeleine, de Saint-Philippe-du-Roule et autres paroisses particulièrement élégantes.

Mais, que nous voilà loin de la mode et de ses caprices... Revenons-y et voyons un peu les merveilles que la saison nous réserve en fait de chapeaux.



M. Couture. - Studia-Lux.

Dans ce domaine encore, l'influence est grande des modes premier Empire et quelque peu aussi du 1830. La capeline si joliment portée par Mlle Roggers, et que la *Revue Théâtrale* a reproduite, a inspiré d'assez gracieuses copies. Cependant, peu d'élégantes se hasardent à s'enfouir sous ces vastes cabriolets. Seules, les fillettes pourront profiter de ces originalités.

En général, ce sont les tout petits chapeaux qui gardent la corde : marquis « croqués » bizarrement; toques de paille et de crin très amusantes; petits Louis XVI fleuris et huppés de tulle et d'aigrettes.

En somme, la nouveauté consiste uniquement en la manière hardie dont nous posons nos coiffures. Le cache-peigne, jadis si modeste, le « profil », constituent à eux seuls les chapeaux. Pour soutenir ces véritables échafaudages, force est aux coquettes d'augmenter leur parure naturelle d'une multitude de boucles, poufs et rouleaux postiches sans lesquels les chapeaux ne sauraient tenir. Et les coiffeurs d'être dans la joie, eux qui, depuis trente ans, déploraient la sobriété des chignons féminins !

Sans revenir aux châles de nos grand'mères, il sera de bon ton, cet été, d'adopter la souple écharpe de gaze ou de dentelle qui fit florès jadis et qui enveloppe la femme de ses ondulations vaporeuses.

En attendant, la demi-saison nous offre une série de mantelets qui tiennent à la fois du *caraco* espagnol et du saute-en-barque des « lionnes ». Tombant droit et s'arrêtant un peu au-dessous de la taille, ils sont fanfreluchés de dentelles et de rubans, ainsi que ceux déjà parus l'an dernier. Leur seule nouveauté est la manche courte, très bouffante à l'épaule, et que serre un bracelet de velours surmonté de flots de dentelle ou de plusieurs rangs de ruches de soie découpées. Assez pratique mais inélégant, comme tout ce qui engonce et épaissit la silhouette féminine.

Aline GRENET.

Petite correspondance. — Mme Villain, *à Cannes.* — Votre oubli peut être facilement réparé. Ecrivez à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, qui vous fera tenir aussitôt une boite de véritable *Duvet de Ninon de Lenclos.* Vous pourrez ainsi braver les effets du mistral et de la brise maritime qui s'attaquent de préférence aux peaux délicates.

Bleuette des Prés. — Je compte vous renseigner sous peu. Puisque les très grands couturiers vous effraient par leurs exigences, je vous indiquerai l'adresse de maisons très sérieuses et connues pour leur véritable cachet d'élégance, à Paris.

Mme Marthe Regnier.
(Chapeaux de LEWIS.)

Mlle Yvonne de Rycke.
(Coiffure de CARLIER).

M. Couture. - Studia-Lux.

Mlle Yvonne de Rycke.
(Chapeau de CARLIER).

Le Gérant : Charles RICHARD.